

Le premier hebdomadaire des faits-divers

4^e Année - N° 151 29/54 1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

17 Septembre 1931

DÉTECTIVE

Le secret de l'Ogre



Le satyre Masselis, guillotiné pour avoir violenté une fillette, était encore soupçonné d'un crime identique dont une autre enfant avait été victime, mais sans qu'on ait jamais pu arracher à Masselis le moindre aveu. De minutieuses recherches nous ont permis d'établir la culpabilité de l'ogre d'Haubourdin.

(Lire, pages 4 et 5, l'enquête révélatrice de notre collaborateur Augustin-Rodet).

SAMEDI PROCHAIN

TOUT LE MONDE

LIRA DANS

VOILA



CHRISTIANE

DE

SAÏGON

LE GRAND
REPORTAGE
ROMANCÉ

DE

LOUIS ROUBAUD

PARTOUT

Justice trop lente

QUITÉ, rapidité, ce sont les deux éléments qui caractérisent la bonne justice, la vraie.

Une justice qui va lentement arrive toujours trop tard; ses sanctions sont émoussées, son but n'est pas atteint. Que la peine suive de près la faute, que la réparation du préjudice soit accordée alors que la victime en est encore tout affligée, voilà qui consacrerait solidement la plus haute de nos institutions sociales.

Dans notre précédente chronique, nous avions consacré quelques observations à l'un des cas de lâcheté les plus coupables, et nous avions suggéré les réformes qui, selon nous, devaient mettre un terme à la scandaleuse indifférence d'un époux ou d'un père condamné à payer une pension alimentaire, et se moquant de la sentence qui la lui avait imposée; l'effort des juges, disions-nous, est sinon annihilé, du moins compromis par les lenteurs de la procédure que les plus retors, les plus indignes ne manquent pas d'utiliser pour gagner par la lassitude l'épouse indigente ou la mère abandonnée.

Une statistique, que nous avons pu consulter ces jours-ci, confirme, hélas ! trop exactement ce que nous avions avancé : sur dix poursuites en abandon de famille, quatre ont fait l'objet d'un jugement par défaut; c'est-à-dire, que le coupable a préféré se laisser condamner à une peine d'emprisonnement, sans comparaître devant le tribunal, de façon à pouvoir ensuite faire opposition; en appel, la même comédie recommencera; les degrés de juridiction sont ainsi doublés selon la fantaisie de celui qui profite de ces attermoissements, et, pendant ce temps, la malheureuse à qui le paiement de la pension assurerait un secours indispensable aura toujours le loisir de crever de faim.

Et ce que nous disons de l'abandon de famille, nous pourrions le dire de toutes les autres sortes de procès. Non, il n'est pas admissible, sous prétexte que les rôles d'audience sont surchargés, que le nombre des magistrats est insuffisant, que des procès durent plusieurs années, avant de recevoir une solution définitive.

Nous n'exagérons pas en écrivant cette phrase : à Paris, les affaires civiles ou correctionnelles, dans leurs diverses phases, devant le tribunal puis devant la cour, s'échelonnent sur deux, trois et quatre ans; au civil, cela est courant; en matière correctionnelle de même, si le prévenu est en liberté provisoire.

Or, dans le cas d'abandon de famille (délict dont le nombre s'accroît chaque jour), dans celui de blessures ou d'homicide par imprudence (33 % des affaires judiciaires), les inculpés ne subissent pas la détention préventive; seuls, les « écraseurs », les « chauffards » qui ne peuvent invoquer l'ombre d'une excuse sont mis sous mandat de dépôt;



Nos lecteurs parisiens, pour qui la silhouette de M. Chiappe est familière, trouveront intérêt à cet aspect, insoupçonné d'eux, de leur sympathique Préfet de Police. Cette photographie a été prise à Monte-Carlo au cours de la villégiature qui a permis à M. Chiappe, dont le sourire que l'on peut voir ci-dessus atteste la « bonne forme » — comme disent les sportifs — de prendre un repos bien gagné.

tous les autres sont laissés en liberté.

Eh bien, cela est-il raisonnable ? Précisons : nous ne demandons pas que l'on incarcère tous les automobilistes qui ont causé un accident; un tel vœu serait absurde et injuste; nous le formulerions plutôt pour les délinquants de la première catégorie, pour les lâches qui ont abandonné femme et enfants. Ce que nous demandons, c'est un mécanisme accéléré de la machine judiciaire. Est-il besoin de laisser traîner ainsi des dossiers qui nécessitent pour la plupart quelques minutes d'étude ?

Et, pour servir de point de départ à cette « accélération », nous préconisons un moyen simple, auquel jusqu'ici personne ne paraît avoir songé : la suppression du « défaut » en matière civile ou correctionnelle. Pourquoi permettre à un inculpé ou à un plaideur de se laisser assigner, de ne pas déférer à la citation immédiatement, pour lui laisser ensuite le loisir de frapper d'opposition le jugement ?

Si cette modification intervenait dans nos règles de procédure, on gagnerait beaucoup de temps et l'on permettrait ainsi à toutes les victimes — victimes de la lâcheté ou victimes de l'imprudence — de ne pas attendre indéfiniment dans le désespoir et la misère une illusoire réparation.

PARTOUT

L'odeur du crime

En Afrique, dans certaines tribus, on a encore l'habitude de dépister les criminels par l'odeur.

Quand un crime ou un délit a été commis, les gens du village forment un large cercle autour de la place. Les magiciens arrivent ensuite allant à chacun d'eux, les faisant respirer fortement, pour sentir l'odeur de l'âme. Puis, soudain, ils saisissent l'un des hommes, et le jettent par terre, l'odeur de son haleine l'ayant trahi.

Ce qui est le plus curieux, c'est que le délinquant finit, le plus souvent, par avouer son crime.

Apprentis bootleggers

Des agents de la prohibition arrêtaient, la semaine dernière, deux garçons de dix ans : Joseph H. Paravano et George Isaac, pour contrebande d'alcool.

Lorsque le commissaire de police vit devant lui les deux gamins bootleggers, son premier geste fut de semoncer les agents qui venaient le déranger avec de pareilles bagatelles; mais quand il eut connaissance des méfaits dont les deux garçons étaient accusés et des preuves qu'on avait contre eux, il maintint leur arrestation, se déclarant prêt à les libérer contre un cautionnement de cinq cents dollars chacun.

Les fugitifs

A la suite d'un article que nous avons publié sur « les fugitifs » et où nous avons évoqué l'étonnante aventure de M. d'Abbadie d'Arrast, Mme d'Abbadie d'Arrast nous prie d'insister sur le fait que, comme nous l'avions laissé entendre, la « fugue » de son mari ne fut pas la conséquence d'une intrigue amoureuse.

Fidèle à son foyer, nous écrit-elle (il avait sept enfants), parti sans argent, M. d'Abbadie d'Arrast ne s'est trouvé « disparu » — et ne l'est depuis vingt ans — que pour des causes encore inconnues, que les enquêtes, çà et là publiées, ont établi n'avoir été ni une désertion familiale, ni une passion d'aucun genre, ni une étrangeté cérébrale. Rien que de parfaitement honorable n'a pu être relevé dans la vie de M. d'Abbadie d'Arrast : le mystère reste donc entier.

Les Hors-la-loi

Au moment de mettre sous presse, la suite du reportage de notre collaborateur Paul Bringuier ne nous est pas encore parvenue. Nous publierons le chapitre V des Hors-la-loi dans notre prochain numéro et nous nous excusons de ce retard auprès de nos lecteurs.

Publicité

de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de Détective à : Néo Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La police fait grève



Voici quelques années, le Syndicat des agents de police parisiens, animé par le brigadier Rigail, à la barbe fleurie, faisait en masse la grève des bras croisés et se livrait même à des manifestations devant l'Hôtel de Ville pour obtenir une amélioration de traitements. Cette fois, ce sont les policiers de Londres qui ont, pour quelques jours, jeté leurs uniformes aux orties et qui, mécontents d'une diminution de salaires, manifestent en civil devant le Sous-Secrétariat de l'Intérieur. Les malfaiteurs de White-Chapel trouvent, pendant ce temps, que la vie a du bon !...

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION

RÉDACTION

ABONNEMENTS

PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENNELLE — PARIS (VI^e)

TELEPHONE : LITRE 62-71

DIRECTEUR :

ADRESSE TELEGRAPHIQUE : DETEC-PARIS

GEORGES KESSEL

COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES.....	65,»	35,»
ETRANGER (TARIF A).....	85,»	45,»
ETRANGER (TARIF B).....	100,»	55,»

DÉTECTIVE

RUE Saint-Dominique, au ministère de la Guerre, un bureau pareil à tant d'autres, avec ses affiches blanches, son odeur d'encre, de crésyl et de colle, mais où, chaque matin, vingt, trente, cinquante hommes, parfois plus, viennent remplir une fiche, signer ce bulletin d'un nom d'emprunt et attendre, sur un banc, la visite médicale qui décidera de leur destin.

Ce n'est pas long d'ailleurs. Un sergent fait l'appel. Un par un, les hommes se lèvent, disparaissent par une petite porte, et ressortent peu après en boutonnant leur veston.

Les autres, ceux qui n'ont pas encore passé devant les médecins, les interrogent d'un signe de tête.

On devine, à leur mine longue, ceux qui ont été refusés. Les élus ont entre leurs doigts un petit carré de papier jaune. Sur ce papier, une date, un simple mot : *Bon*.

L'homme pourra, le soir même, s'il le désire, quitter Paris, se faire diriger sur Marseille, emportant le secret de son exil. C'est ici le bureau des engagements à la Légion Etrangère, la porte ouverte sur l'oubli de la malchance.

La scène classique s'était jouée, ce matin-là, rue Saint-Dominique.

Les deux hommes s'étaient mêlés au morne groupe de ceux qui, déjà, avaient inscrit un nom sur les fiches.

Ils n'avaient pu éviter les questions : — Et vous, pourquoi qu'vous voulez aller là-bas ?

Ils s'étaient regardés, gênés, et très vite, pour ne pas avoir à donner de longues explications :

— Parce qu'on la saute... on est sans travail.

— Ben, c'est comme nous... quelle misère.

Curieux tout de même, ils avaient demandé :

— On est dur, pour les engagements ?
— Très dur, on ne prend que les costauds... Toi, le jeunot, t'as guère de chance. L'inconnu avait dit vrai. Les deux hommes s'étaient retrouvés, dehors, sous la pluie fine qui brouillait l'horizon.

Un seul était pris. Il avait masqué sa véritable identité sous un nom d'allure étrangère. L'autre, dont la constitution avait paru trop faible, avait vu son engagement refusé. Seul, désormais, pour lutter contre les jours, il se sentait déjà moins sûr d'échapper au châtimement, et c'est en frissonnant qu'il remonta, par les longues avenues du faubourg, vers le lit du mort...

■ ■ ■

C'était là-haut, dans la banlieue Est, au fond d'un champ situé en bordure d'une avenue montante — l'avenue Parmentier, à Fontenay-sous-Bois. — Une baraque faite de planches grossièrement assemblées. Le mort était là, étendu sur le lit du locataire de la baraque, la tête enfermée dans un sac. Ses mains ligotées étaient repliées sur le ventre et semblaient retenir, dans leurs doigts raidis, un trousseau de clefs et un couteau.

Il y avait, sur le plancher, des taches de sang, près d'une chaise renversée. Le mort, qui portait à la nuque des traces de bles-sure et de strangulation, avait encore aux oreilles les écouteurs de l'appareil de T. S. F., seul luxe de cette chambre misérable.

Quelle onde éparse dans la nuit était, ce soir-là, venue mourir dans les oreilles de l'homme assassiné, quel air de valse, quelle chanson, quelle berceuse ?

Le fil qui reliait l'homme vivant aux musiques lointaines liait maintenant le sac au cou du mort. Un fil de laiton qui lui-sait, dans la pénombre, sur la cagoule grise.

Et, rôdant, ombre mince et traquée, autour de cette baraque maudite, autour de ce



Après les aveux de Noël, la foule entoure la voiture qui va l'emmener au Dépôt.

Ci-dessous : Le meurtrier est amené au bureau du commissariat.



Puis, vers une heure du matin, se sentant perdu, il avoua.

— Eh bien oui, dit-il, c'est moi. Mais il fallut attendre le lendemain pour qu'il se décidât, vers midi, à ne plus rien cacher.

■ ■ ■

Un gosse, ce pâle assassin de vingt ans, avec la mèche noire de ses cheveux bar-rant son front tétu. Il est là, près du lit du mort, ce lit que, durant des nuits, il n'osa plus approcher, et qu'il affronte, maintenant qu'il est soulagé du cauchemar, d'un regard surnois et tranquille.

Il n'essaye même plus, comme la veille, d'expliquer le drame par je ne sais quelle trouble et malsaine histoire de « propositions honteuses », de vertu outragée, de rixe.

— Je l'ai tué, dit-il, pour le voler. Gernignon m'avait dit un jour qu'il avait chez lui une forte somme, celle que vous avez retrouvée dans son armoire : c'est pour ces vingt-huit mille francs-là que j'ai fait le coup !

Et puis, tout à coup :

— Je n'étais pas seul. J'avais un complice, un camarade, Dagneau, qui depuis s'est engagé à la Légion sous le nom de Roth. Moi, j'ai essayé aussi... On m'a trouvé trop faible. On m'a refusé. C'est moi qui ai frappé Gernignon, tandis qu'il écoutait la T. S. F. Il est tombé sur le lit. Comme il tardait à mourir, on l'a achevé en l'étranglant avec le fil des écouteurs du casque... On n'a pas osé le mettre dans le trou que j'avais creusé sous la cabane... On a eu peur... On est allé au cinéma. Depuis, je n'ai pu retourner dans la cabane... Il y avait ce cadavre sur le lit...

Le lit maintenant est vide. La victime a été étendue sur le sol.

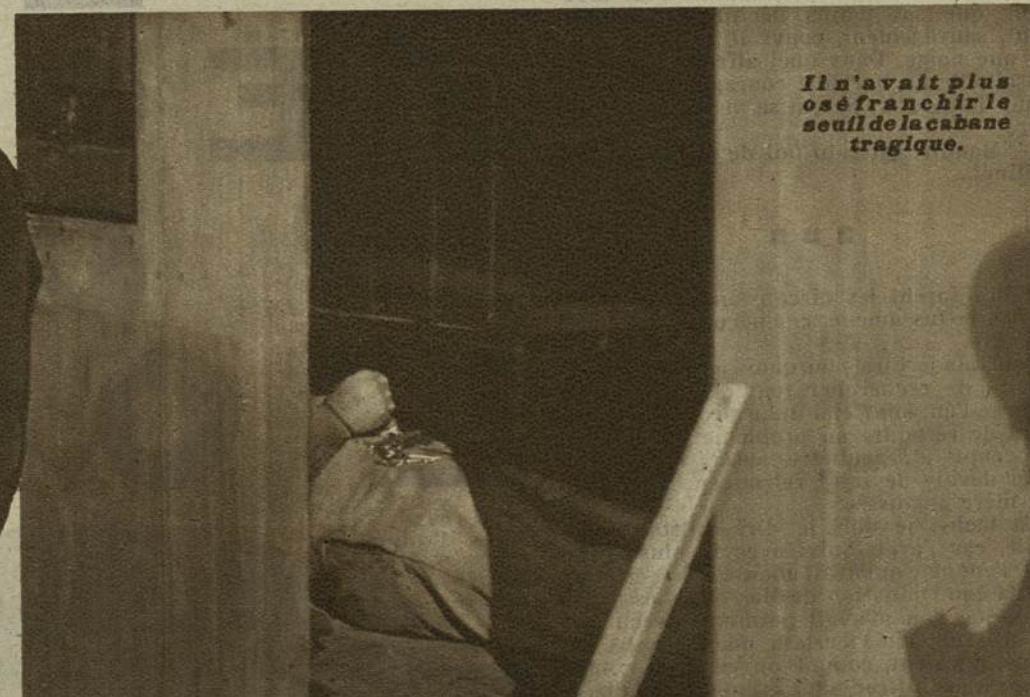
Dans les jardins potagers, les commères du voisinage, leurs enfants sur le bras, poussent des cris de mort tandis que l'assassin de vingt ans, les poignets enchaînés, est entraîné par les inspecteurs.

F. DUPIN.



Lucien Noël, pâle assas-sin de vingt ans, apparaît comme un gosse au front tétu.

LE LIT



Il n'avait plus osé franchir le seuil de la cabane tragique.

DU MORT

lit funèbre, où était étendue sa victime, le locataire de la baraque, l'engagé manqué à la Légion, n'osait plus, ne pouvait plus rentrer chez lui et coucher dans son lit.

L'autre — son complice — roulait déjà sans doute vers Marseille, vers le fort Saint-Jean, hors du monde...

Pour lui, le châtimement commençait. N'ayant pu franchir la porte de l'exil, il avait été condamné à revenir vers le lit tragique. Mais il n'avait pas eu le courage d'en changer l'aspect.

Un trou pourtant était creusé sous le plancher de la cabane. Un trou qu'il avait creusé pour enterrer sa victime. Il n'avait pas osé, la nuit du crime, alors qu'il avait l'aide de son complice. Une peur plus atroce le paralysait maintenant qu'il était seul et qu'il ne voulait plus franchir le seuil sinistre.

Trois jours après le crime, comme son argent s'épuisait, il songea à aller réveiller son beau-frère.

— Mais pourquoi, lui dit l'autre, ne vas-tu pas coucher chez toi ?

— J'ai perdu les clefs.

— Eh bien, va au diable, je ne veux pas, moi, d'un voyou, d'un propre à rien.

Il repartit, dans la nuit, par les rues désertes dont les longues perspectives mouillées miroitaient sous la lumière des réverbères.

■ ■ ■

Il y a plusieurs jours déjà que l'on était inquiet du sort de Pierre Gernignon, jardinier de l'hospice de Fontenay, où il était logé. Depuis le 7 septembre, on ne l'avait

pas vu. Ce soir-là, il avait quitté l'hôpital vers sept heures, après son travail. Depuis, plus rien. Inquiet, le directeur de l'établissement avait fait part de ses appréhensions au commissariat de Vincennes, fournissant sur le disparu les meilleurs renseignements. Des inspecteurs avaient été chargés d'enquêter. Mais vainement ; quand, samedi soir, un habitant de Fontenay, M. André Peigné, vint déclarer au commissariat :

— Gernignon que vous recherchez a été assassiné. Je viens de découvrir son cadavre dans une maisonnette en bois dont mon beau-frère, Lucien Noël, est locataire. Elle est située à Fontenay, avenue Parmentier...

Pressé de s'expliquer plus longuement, il ajouta :

— Lucien, qui vient d'avoir vingt ans, habite seul cette baraque. Je sais que la victime venait souvent lui rendre visite. Mais, depuis mercredi, où mon beau-frère est venu, dans la nuit, me réveiller pour me demander l'hospitalité, je ne l'ai pas revu. Qu'est-il devenu, je n'en sais rien...

Un marchand de vins de l'avenue Parmentier put fournir une indication :

— Noël ! Je l'ai aperçu hier soir, rôdant autour de la cabane.

Il ne s'en était guère éloigné. Les inspecteurs le trouvèrent, un peu plus loin, errant sur l'avenue, en chaussons, le col du veston relevé sur un foulard blanc.

Il semblait évident qu'il ne pourrait pas se défendre longtemps. Tout l'accablait.

Il lutta pourtant, tenant tête au commissaire Guillaume et à son inspecteur, le brigadier Holzer, et protestant de son innocence.



En haut : Noël sort de la baraque où il a tué le jardinier Gernignon. En bas : la victime.

En mars 1929, Jacqueline Notteau, qui n'avait pas atteint sa sixième année, disparaissait brusquement d'une petite localité du Nord, le Marais-de-Lomme, et toutes les recherches entreprises pour la retrouver restaient infructueuses. Qu'était-elle devenue? Qui l'avait enlevée, tuée? Autant de questions auxquelles la justice fut impuissante à répondre.

Un homme fut accusé d'avoir mis fin aux jours de la fillette disparue. Il est exécuté aujourd'hui. C'était Masselis, dont, dans les villages du Nord, on se raconte encore les crimes: Masselis, l'ogre de Haubourdin.

Le crime avait-il vraiment été commis? Comment avait-il été perpétré, réalisé? Jusqu'à ces jours derniers, Mme Notteau et les siens se posaient encore cette question angoissante.

Pourtant, quels efforts Mme Notteau n'avait-elle pas faits pour dissiper une inquiétude qui lui était plus cruelle, que ne l'eût été l'atroce vérité! Sa fille vivait-elle encore? Mme Notteau, dans l'exaltation d'une douleur que chacun respecte, se résigna même au matin de l'exécution à promettre à l'ogre son pardon, s'il consentait à la délivrer de son affreux souci. L'ogre resta silencieux...

Une longue, une patiente enquête, nous a permis de percer le secret du misérable. Nous en publions aujourd'hui les résultats. La lumière est faite désormais sur le mystère qu'avait jalousement créé un des plus tragiques assassins de ce temps.

■ ■ ■

Douai (de notre envoyé spécial).

La première fois que j'ai rencontré Mme Notteau, ce fut, en 1930, sous le porche de la prison de Cuincy, à Douai.

Masselis, l'ogre de Haubourdin, vivait sa dernière nuit, et nous étions quelques-uns à savoir qu'il serait exécuté, à l'aube prochaine. J'étais venu, comme tant d'autres, rôder autour de la prison pour y guetter l'arrivée du bourreau.

Une femme, dont le visage était dissimulé par un crêpe, arpentait la rue, et nous ne tardâmes pas à reconnaître Mme Notteau. Le nom de son enfant disparue avait été constamment répété pendant le procès de « l'ogre » et nous conservions, en outre, le souvenir de sa déposition déchirante.

Elle ne chercha point à nous éviter et, au contraire, elle nous apprit rapidement les raisons qui la conduisaient dans un lieu où, cependant, sa douleur, encore toute vive, ne pouvait que s'exalter. Mme Notteau guettait l'entrée dans la prison de tous ceux à qui leur fonction pouvait permettre d'arriver jusqu'à l'assassin, avec l'espoir qu'ils réussiraient à arracher à l'ogre son secret.

— N'est-ce pas? C'est atroce, murmurait-elle. Mais vous me comprendriez, si vous saviez ce que sont mes jours et mes nuits. Depuis des mois, mon existence n'est qu'un affreux cauchemar. Ma fille, qu'est-elle devenue? Masselis, s'il l'a tuée, ne consentira-t-il pas à le dire?

Elle s'interrompit un instant sous l'afflux des larmes, puis reprit.

— Je vais vous dire une chose affreuse. Eh bien! si ce misérable acceptait de me dire la vérité sur la disparition de mon enfant, je ne craindrais pas de lui pardonner. Du moins, serais-je délivrée d'une obsession qui me conduit à la folie, qui me fait considérer la mort comme un sort enviable. Ah! qu'il parle! Que je n'aie plus la tentation de chercher partout mon enfant, de la voir dans tous les groupes où des fillettes jouent, de l'entendre rôder dans l'estaminet, lorsque les volets sont mis et que j'appelle vainement le sommeil.

Qui n'aurait eu pitié de la mère désolée, ombre véritable d'une femme, hier encore jeune et florissante? Nous la conduisîmes chez le Procureur de la République, chez le juge d'instruction; nous l'aménâmes aux policiers qui avaient réduit l'ogre à l'état d'impuissance, et qui avaient accès auprès du condamné. Un des policiers accepta d'aller poser à l'enchaîné la question angoissante. En sortant de la prison, il ne put nous faire qu'une réponse décourageante. L'ogre ne voulait pas révéler son secret...

La nuit arrivait, lorsque nous croîsâmes devant Cuincy l'avocat de Masselis. La mère

désolée le supplia d'attendrir le misérable. Elle oubliait que ce grand défenseur avait, comme c'était son devoir, imploré la pitié de douze jurés en faveur de l'homme qui lui avait fait tant de mal. L'avocat, comprenant l'exaltation de cette douleur plus qu'humaine, ne se refusa pas à la difficile entreprise.

— Il aura mon pardon, intercédait une fois encore Mme Notteau; il l'aura s'il me délivre de l'angoisse. Je préfère sacrifier ma vie même, plutôt que de vivre dans cette incertitude...

Quand la porte de la prison se rouvrit une demi-heure plus tard, nous comprîmes que l'avocat n'avait pas, lui non plus, réussi dans sa mission. Nous accompagnâmes alors Mme Notteau chez l'aumônier des condamnés. Nous étions sans espoir. Un prêtre n'a pas le droit de révéler le secret de la confession, fût-ce pour sauver une vie. Il ne peut qu'encourager l'aveu du crime, le solliciter, l'exiger en échange du pardon. Le prêtre promit tout ce qu'il était en son pouvoir de promettre. La confession qui pouvait rendre le repos à Mme Notteau, il la tenterait quand Masselis, l'ogre de Haubourdin, serait livré aux aides du bourreau et placé, par eux, face à face avec son destin.

■ ■ ■

Le matin trouble de l'exécution arriva, et, dans la cour de la prison, apparut brusquement la silhouette étreinte de la guillotine. Nous vîmes se préciser la cérémonie de l'expiation. Derrière le prêtre, plus voûté qu'à l'ordinaire, Masselis ligotté allait à la mort. Sous le vent, sa chemise blanche gonflait sur son torse. Il marchait d'un mouvement précipité, soit qu'il essayât de s'arracher à l'étreinte des aides, soit que les aides l'eussent poussé. Le groupe ne fut visible que pendant quelques secondes, jusqu'à ce que le râle du défilé nous eût avertis que c'était fini, bien fini... Mais Masselis, quand le prêtre se fut effacé, lui laissant découvrir la machine à laquelle il était livré, put entendre un cri. Ce cri perça le silence qui nous étreignait tous, bien que le condamné fût de l'espèce des êtres qui méritent de ne pas vivre. Il avait été poussé par Mme Notteau.

Elle avait réussi à se faire admettre dans le groupe des policiers, des juges. Elle était tout de noir vêtue et le duvet d'un mouchoir que ses mains déchiraient fébrilement, sauvagement, couvrait sa robe, comme une neige. Dans quel affreux désespoir puisait-elle un horrible courage? L'assassin, avant de mourir, perçut sa malédiction dernière :

— Maudit! Qu'as-tu fait de ma petite Jacqueline!...

■ ■ ■

Telles furent les circonstances dans lesquelles je fus amené à m'occuper du secret de l'ogre.

Pourrais-je dire pourquoi je me mis en mesure de rechercher tout ce qui pouvait éclairer l'énigme? Habitude professionnelle, souci de résoudre un problème qui m'avait préoccupé et, peut-être aussi, l'obscur et cruel devoir de faire retrouver le calme à une mère angoissée.

La tâche, je dois le dire, m'était assez facile, car j'avais suivi avec le plus grand soin l'enquête qui avait abouti à l'arrestation et à la condamnation de Masselis. Les précisions que l'on m'avait permis de recueillir sur le seul crime certain que Masselis eût avoué, devaient, comme on va le voir, m'amener à déchiffrer, sans grande difficulté, le secret inconnu.

Je notais donc avec soin la manière d'opérer du criminel. Pour cela, je n'eus à me reporter qu'à mes souvenirs et au dossier de l'enquête.

Masselis, homme jeune encore, était chauffeur-mécanicien, à bord des machines employées pour l'approfondissement du canal



Dupont, le chauffeur de la Goulue.



M. Valloy, capitaine de la Goulue.

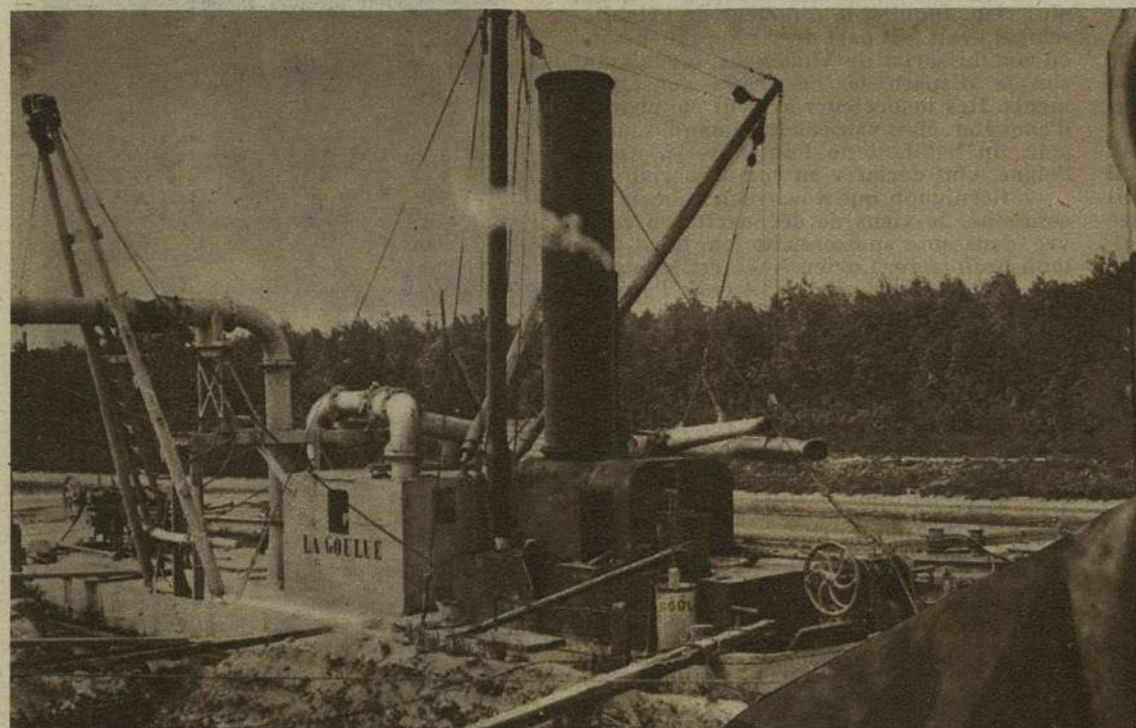
Ci-dessous : la porte de la chaudière où Masselis brûla le cadavre de sa victime.



LE SECRET DE L'OGRE

Masselis, dit Tête d'ours, l'ogre de Haubourdin...

... l'assassin de la petite Marcelle et de Jacqueline.



Le long du canal de la Bassée, était ancrée une machine, désignée sous le nom de la suceuse la Goulue.

de la Bassée. C'était un taciturne, redouté à cause de sa force et de sa brutalité, mais si timide avec les femmes qu'il était peu recherché par elles.

Il avait tué — et tout un chacun se souvient de ce crime — la petite Marcelle Billaut, âgée de dix ans. Il était alors employé à la chaufferie d'une machine désignée sous le nom de suceuse, la suceuse la Goulue, et qui était ancrée dans le canal de la Bassée. Sa culpabilité n'était rien moins que certaine, quand on l'arrêta. C'était au lendemain de la disparition de la petite Billaut : elle avait quitté sa maison, le dimanche après-midi, pour aller assister aux vêpres, à l'église de Haubourdin, et n'était pas rentrée. Des témoins affirmaient qu'ils avaient aperçu l'enfant, à l'heure de l'office, juchée sur une bicyclette que conduisait Masselis et qu'ils les avaient vus prendre la direction du canal. En réalité, leurs accusations avaient une apparence fragile. Elles n'eussent pas été retenues, si Masselis lui-même ne les eût confirmées. On ne réussit à obtenir cette confirmation, qu'en usant d'un stratagème, en réalité assez simple. Tous les moyens employés pour faire avouer Masselis avaient échoué, que ce fût la bonhomie ou la crainte. Il niait. On essaya de l'attendrissement. L'ogre avait été marié; il était père d'une fille...

— Tu sais ce que c'est que d'être papa, lui dit hypocritement l'inspecteur qui le questionnait. Nous autres, on est sûr que tu as tué; on se moque bien de savoir comment tu as fait... C'est à cause des parents de la petite Marcelle qu'on t'interroge encore. Son père est malade; sa mère est infirme. Ils voudraient pouvoir aller sur la tombe de la petite. Tu as fait une bêtise; tu peux la racheter en racontant ça...

Masselis articula avec effort : — Elle est dans le canal. Je l'y ai jetée après l'avoir étranglée...

On rechercha le cadavre. Comme Masselis l'avait dit, le corps gisait dans les eaux du canal. On reconstitua facilement les différentes phases de l'enlèvement et du crime. Masselis avait joué avec l'enfant; il lui avait proposé une promenade à bicyclette. Elle avait accepté. Ils avaient pris la direction du canal. Le bateau la Goulue était abandonné ce jour-là, car c'était dimanche. Masselis avait invité l'enfant à y monter. Le reste se concevait sans effort; l'ogre s'était jeté sur l'enfant; il l'avait violentée, puis précipitée dans le canal, encore vivante...

Sans doute, ne fallait-il pas être grand clerc pour supposer que Masselis avait opéré d'une manière analogue pour attirer vers lui son autre victime, la petite Jacqueline Notteau, dont, je l'ai dit, une femme éplorée recherchait le tombeau. Mais qu'avait-il fait du cadavre?

Vainement, le canal avait été fouillé sur une grande étendue. A toutes les questions qu'on lui avait posées, Masselis n'avait répondu que par un haussement d'épaules. Il avait protesté :

— Je suis innocent de ça. Le jour où la petite Jacqueline a disparu, je n'étais pas en ville, mais sur le bateau la Goulue. J'y suis même resté trente-six heures pour réparer une machine.

Un seul fait confirmait que, en ce qui concernait la petite Jacqueline, l'ogre ne disait pas la vérité. En effet, le jour du crime, il avait sollicité du capitaine de la Goulue un congé de quelques heures, de une heure de l'après-midi à six heures du soir. Cette certitude infirmait les déclarations mensongères de l'ogre, et pourquoï, s'il eût été innocent, aurait-il menti?...

Une autre présomption chargeait le misérable : il fréquentait assidûment l'estaminet de Mme Notteau, la mère de Jacqueline, et était connu de l'enfant. Cependant, puisqu'on n'avait pas retrouvé le cadavre, rien ne prouvait absolument qu'il y eût crime. On savait que l'enfant avait été vue avant sa disparition, tout près de l'estaminet tenu par sa mère. Elle jouait alors sur un tas de sable, apporté là pour de nouvelles constructions. On avait retrouvé son petit seau, rempli de cailloux, et la trace de ses jeux.

C'était tout ce qu'on savait. Tout ce qu'on pouvait supposer, était du domaine des hypothèses. Et toutes les hypothèses ne concernaient pas uniquement Masselis.

En effet, Mme Notteau était séparée de son mari et elle put penser que son ex-époux eût voulu s'emparer de l'enfant. Il fut démontré que M. Notteau n'était pour rien dans cette affaire. On accusa enfin du crime un habitant du Marais-de-Lomme. Mais, n'en pouvait-on pas accuser aussi les marinières qui, venus à la Bassée, à bord des péniches belges et hollandaises, n'y séjourneraient guère?...

C'est sur ces bases, et en m'aidant des dépositions recueillies lors d'une première enquête de l'inspecteur de police Leculle, que j'ai commencé la mienne.

Voici la scène telle que j'ai réussi à la reconstituer.

Le 26 mars 1929 — jour du crime — Masselis, de qui on a exigé un travail supplémentaire à bord de la Goulue, abandonne sa machine. Depuis longtemps, l'obsession le tourmente. Comme Peter Kurten, le vampire, la pensée d'une chair jeune le bouleverse. Il a vu, près du canal, des enfants jouer, car c'est jour de congé. C'est là qu'il veut aller, qu'il éprouve le besoin d'aller. Il invente un prétexte — cela est prouvé par une déposition de M. Valloy, capitaine de la Goulue — il raconte qu'il doit aller déjeuner chez son frère. En réalité, il obéit à un trouble désir...

Il est tout naturellement porté par son désir vers les êtres qu'il connaît, qu'il a tenus dans ses bras. Ce n'est pas, tout d'abord, Jacqueline Notteau qu'il recherche, mais Germaine Gosset, qu'il a aperçue derrière un tas de sable. Il a connu justement Germaine Gosset dans l'estaminet Notteau. N'était-il pas déjà sous l'emprise de l'obsession lorsque, tenant l'enfant à bout de bras, il disait d'elle à sa mère :

— Elle est trop jolie pour qu'on vous la laisse. Prenez garde, la mère; vous la perdrez jeune...

Mais Germaine Gosset n'est pas seule. Elle joue dans un groupe avec d'autres enfants. Vainement, l'ogre lui fait signe de venir le rejoindre. L'enfant le redoute et se refuse à le suivre. Des témoins m'ont précisé ce détail : Masselis, dépit, s'éloigne; il se rabat sur la première enfant qu'il trouve sur sa route. Jacqueline Notteau est condamnée!...

Il s'assied sur le sable à côté d'elle et lui apprend à grouper des débris de mosaïque. Son vélo est à côté de lui; tout à coup, il l'enfourche; l'enfant ne le suivra-t-elle pas pour profiter d'une promenade dans la campagne? Que, peut-elle craindre? Masselis n'est-il pas un ami de la maison?

Il hisse l'enfant sur sa bicyclette, comme un peu plus tard il fit pour Marcelle Billaut, l'autre sacrifiée. Les maisons s'éloignent. Ils sont seuls. L'enfant peut crier : nul ne l'entendra. Et d'ailleurs, il ne faut pas longtemps pour briser une petite poupée...

Une enfant morte cela se dissimule facilement dans un tas de sable. Masselis revient au canal; il lave ses mains; il monte à bord de la Goulue. « Me voici! » dit-il. Il descend à la chaufferie; justement, le chauffeur Dupont la remplit de charbon jusqu'à la gueule. Les flammes montent; rien, semble-t-il, ne peut résister à leur violence, pas même un cadavre...

En même temps que son regard se fixe sur le foyer incandescent, l'ogre découvre une sépulture pour l'enfant. La chaufferie! Il reste à bord, attendant l'instant favorable. La nuit se passe, puis le lendemain. Enfin, dans la nuit du 28 au 29 mars, l'ogre acquiert la certitude que nul ne viendra à bord. C'est le moment. Il attend que toutes les lumières du Marais-de-Lomme soient éteintes. Le voici, chargé d'un fardeau. Il monte à bord, guettant les moindres bruits. Rien. Il dépose son fardeau. Bientôt, le foyer à la gueule béante, Masselis actionne les feux, il déclanche la soufflerie pour les

attiser, les flammes crépitent, le souffleur ronronne. Cela fait un tapage infernal. Nul autre que Masselis ne pourrait entendre la chute d'un petit corps sans vie sur le charbon incandescent. Il referme la gueule du foyer. Déjà, le corps de la petite Jacqueline Notteau est réduit en cendres impalpables.

■ ■ ■

Ce récit, je puis l'établir, est fondé sur des dépositions formelles. Le 26 mars, une habitante du Marais-de-Lomme, Mme Dupuis, a vu la petite Jacqueline Notteau sur la bicyclette de l'assassin. Mme Dupuis ne désignait Masselis que sous le surnom de Tête d'ours. Son attention fut attirée aussi bien par l'enfant que par l'ogre. Elle murmura :

— C'est une bien jolie petite fille que Tête d'ours promène en sa compagnie, aujourd'hui.

Ce n'est pas tout. Dans la nuit du 28 au 29 mars, un peu après le moment où l'ogre jeta dans le foyer de la Goulue le petit cadavre, le chauffeur Dupont découvrit qu'on avait touché à sa chaudière. Il était quatre heures du matin. Il arrivait pour surveiller ses feux. Un long jet de fumée montait de sa machine...

Les foyers étaient vides; le charbon soigneusement réparti la veille pour pouvoir durer jusqu'au matin était presque entièrement brûlé. L'eau de la chaudière était volatilisée. Le souffleur de la chaudière était resté grand ouvert. Une main inconnue avait ranimé le brasier et l'avait ensuite abandonné...

Seul, Masselis avait pu arriver jusque-là. Nul autre que lui n'aurait eu l'audace de s'engager, la nuit, parmi les « trous » de la Goulue, les engrenages. Seul d'entre les autres manœuvres de l'équipage, il connaissait bien le fonctionnement de la chaudière.

Telle a été la déclaration que m'a faite le chauffeur Dupont. Le capitaine de la Goulue, à qui je demandais si l'on n'avait pas retrouvé le lendemain, dans les cendres, des débris d'or — vestiges informés des boucles d'oreilles de Jacqueline Notteau — m'a répondu :

— Une fois, par mégarde, j'ai laissé tomber une masse de fer dans le brasier. Je n'ai même pas retrouvé un morceau de fer fondu...

Il a ajouté, en me désignant ses chaudières :

— Voilà la sépulture que Mme Notteau a vainement cherchée...

Ainsi, malgré lui, l'ogre, celui à qui Mme Notteau adressait une malédiction dernière dans une minute tragique, a révélé son secret. Hélas! cela suffira-t-il pour qu'une mère douloureuse trouve enfin le repos!...

AUGUSTIN-RODET.



Les gendarmes vinrent appréhender Masselis sur la suceuse.

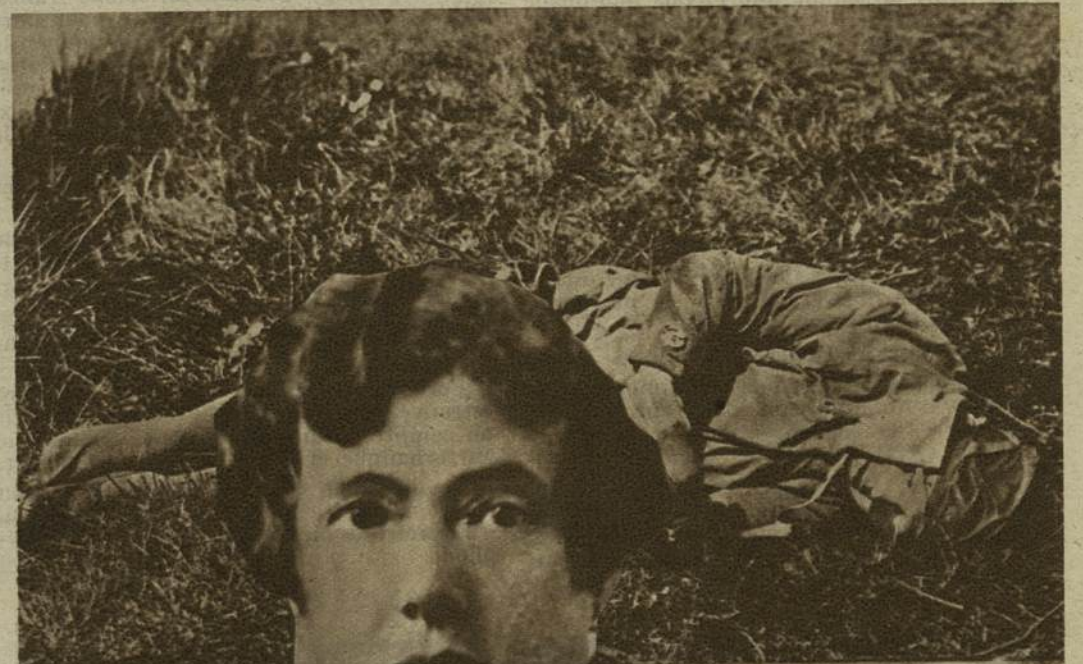


Mme Dupuis avait aperçu Masselis roulant à bicyclette.

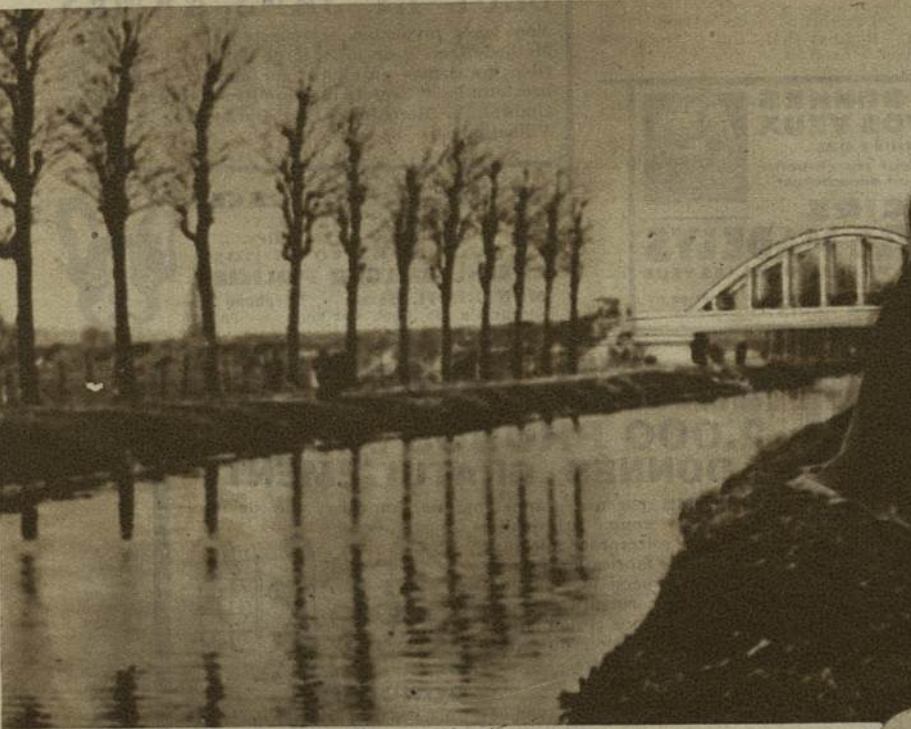


Ci-dessus : Le docteur Muller, médecin-légiste, fit l'autopsie du cadavre.

Ci-dessous : On ramena sur la berge le corps violenté de Marcelle Billaut.



Mme Notteau, la cabaretière du Marais-de-Lomme et, au dessous, à gauche, Germaine Gosset, la camarade de Jacqueline Notteau, à droite.



Le canal de la Bassée où fut retrouvé le cadavre de la petite Marcelle Billaut.

FATS DIVERS

Les surprises du téléphone

J'ai un de mes bons amis qui adore les plaisanteries au téléphone. Il y trouve un plaisir toujours neuf à des mystifications qui datent d'avant-guerre et passe de suaves minutes à puiser, au hasard de l'annuaire, des noms d'abonnés avec lesquels il échange des conversations marquées au coin de la plus innocente fantaisie.

Il a réussi déjà cent fois le « coup de l'inspecteur », et nul ne sait, comme lui, jouer sur la gamme des intonations, selon le personnage qu'il incarne au bout du fil.

C'est à lui que je pensais, en recevant, l'autre jour, la visite d'un doux jeune homme, à larges lunettes, et qui se présenta aux bureaux de *Détective* en déclarant :

— C'est moi Tardieu, le Tardieu du coup de téléphone de la mairie d'Aubervilliers.

— Ah ! bon ; eh bien, asseyez-vous...

Le jeune mystificateur prit place dans un fauteuil et, volubile, exposa son cas :

— Je me nomme, dit-il, Robert Bouteille, je suis le fils du député de l'Oise. Je sors de l'hôpital où j'ai été soigné pour une grave blessure. J'ai, depuis, vainement cherché à trouver un emploi. Et mon père, lui-même, reste sourd à mes appels. Alors, pour attirer l'attention sur moi...

— Mais pourquoi avoir usurpé le nom et la fonction de M. Tardieu ?...

— Je venais de lire un de ses ouvrages. Ce nom s'est associé à mon stratagème. Et, pas une seconde, le secrétaire de la mairie d'Aubervilliers ne douta qu'il avait au bout du fil le Ministre de l'Agriculture. Lorsqu'on me remit la somme que j'avais moi-même ordonné de me faire remettre, pour ce soi-disant voyage à Bordeaux, je fis naturellement quelques difficultés...

— Mais si vous aviez été le jouet d'un mystificateur, dis-je au secrétaire de la mairie.

— Pensez-vous ! s'écria-t-il, on ne se servirait pas d'un nom comme celui de M. André Tardieu.

— Et il me glissa le billet dans la poche.

— J'ajoute que je ne suis pas un escroc et que mon plus grand désir est de rendre cet argent indument acquis.

Ainsi parla M. Robert Bouteille.

Je l'engageai aussitôt à téléphoner à la mairie d'Aubervilliers, pour informer le secrétaire de son intention. Ce qu'il fit. Mais le secrétaire était en voyage.

— Alors, lui dis-je, voulez-vous venir avec moi demain matin, je vous conduirai chez le maire lui-même, c'est-à-dire chez M. Laval qui, touché par votre geste, ne manquera pas d'arranger les choses.



Robert Bouteille, un doux jeune homme à larges lunettes.

Il promit, mais ne vint pas.

On sait le reste. Le jeune mystificateur a été arrêté ces jours-ci, alors qu'il ne lui restait que neuf sous en poche.

Nous, qui avons entendu ici la triste confession de sa jeunesse, nous ne pouvons l'accabler. Nous regrettons seulement qu'il n'ait point cru devoir, en suivant nos conseils, mettre fin à une plaisanterie sans méchanceté et qui eût, sans doute, été pardonnée.

Mais ce n'est point là ce qu'il faut retenir ce de nouveau coup du téléphone, mais l'étonnante facilité avec laquelle certains individus arrivent à duper, grâce à cet appareil, leurs contemporains.

On a toujours présenté à la mémoire l'évasion de M. Daudet. On a cherché alors à percer le mystère de cette célèbre mystification. Rien n'était plus simple. Le partisan de M. Daudet qui se trouvait au bout du fil n'a eu qu'à demander le directeur de la Santé, de la part du Ministère de la Justice, puis à faire semblant de raccrocher. Lorsque le fonctionnaire demanda à son tour le Ministère de la Justice, il restait naturellement toujours branché avec son mystérieux correspondant. D'où la méprise...

■ ■ ■

C'est un procédé analogue qui fut employé, l'autre jour, à Lille par un spécialiste de l'escroquerie au téléphone.

— Allo ! la succursale du Crédit du Nord, à Harnes ? Ici, celle de Lens. Vous allez recevoir la visite de M. Delasuse, entrepreneur à Loison-sous-Lens, qui possède chez nous un compte courant de 49.000 francs. Il s'est présenté à nos bureaux pour faire un retrait, samedi, après la fermeture de la caisse. Nous n'avons pu lui donner satisfaction. Nous l'avons prévenu de se présenter aujourd'hui à vos bureaux. Donnez-lui tout ce que vous avez de disponible jusqu'à concurrence de son avoir.

L'homme se présenta. On lui paya les 20.000 francs qu'il demandait.

Un peu après, cependant, le directeur de la succursale eut une sueur froide au front.

— Allo ! la succursale de Lens, M. Delasuse a bien un compte chez vous ?

— Nous ne connaissons pas M. Delasuse...

Fort heureusement, l'escroc put être retrouvé. Il s'était empressé de faire ouvrir un compte — un vrai celui-là — dans une autre banque et d'y déposer les 20.000 fr.

Le directeur en a été quitte pour son émotion, mais en voilà un qui, lui aussi, à l'avenir, se méfiendra du « coup » du téléphone.

M. LECOQ.



Robert Bouteille quitta les bureaux de « Détective » après avoir formellement promis de revenir le lendemain, mais il ne tint pas sa parole.

Au SOMMET du SUCCÈS



UNE BELLE POITRINE

GRATIS

Les lectrices de *Détective* recevront verbalement ou par la poste sous enveloppe fermée sans signes extérieurs, les détails sur les **Méthodes Exuber**. Prière de rayer d'un trait la méthode qui ne vous intéresse pas :

DÉVELOPPEMENT
RAFFERMISSEMENT

Nom _____

Adresse _____

à envoyer de suite à
Mme Hélène DUROY, Div. 148 G,
r. de Miromesnil, 11, Paris-8^e

Les deux méthodes sont purement externes et absolument inoffensives. Rien à absorber, aucun régime spécial ni exercices fatiguants.

Depuis 20 ans, pas d'insuccès.

Recommandée par de nombreux médecins. Des artistes de théâtre et de cinéma universellement admirées doivent leur succès aux

MÉTHODES EXUBER.

MÉTHODES EXUBER

en 3 ou 5 semaines, grâce aux

universellement connues.

Si vos seins sont insuffisamment développés,

Si vos seins sont abîmés ou flétris...

Voulez-vous les développer rapidement ?

Voulez-vous les raffermir et les embellir ?

Voulez-vous être admirée et aimée ?

Demandez de suite détails GRATUITS sur

EXUBER BUST RAFFERMIR

pour le RAFFERMISSEMENT des seins,

EXUBER BUST DÉVELOPER

pour le DÉVELOPPEMENT des seins.

BERGER

APÉRITIF ANISÉ

MIDI — 7 HEURES — "L'HEURE DU BERGER"

VOS SEINS, MADAME, auront une jeunesse éternelle si vous employez la **CREAM GIVRYL**, nouveau traitement scientifique d'un pharmacien biologiste diplômé. Rien à absorber. En vente : toutes pharmacies, bonnes maisons et aux Laboratoires Givryl, 16, rue Tolosane, Toulouse. LE TRAITEMENT : 70 Frs CONTRE MANDAT-POSTE.

APPRENEZ LA VERITE SUR VOUS-MÊME !

Lectures de vie GRATUITES, pour essai, par le fameux Astrologue de Bombay.

Pandit Talwar, l'astrologue indien bien connu, ayant renoncé à sa clientèle privée, adresse à tous une invitation à lui envoyer leur date de naissance, pour recevoir un horoscope d'essai GRATUIT. Des quantités de lettres venant de toutes les parties du monde affluent dans ses studios chaque jour, et l'exactitude de ses prédictions excite un intérêt nouveau pour une science très ancienne. **GEORGE MACKAY** de New-York est persuadé que Talwar possède un don de seconde vue.

Les questions d'affaires, de spéculation, de mariage, les affaires de cœur, les voyages, les personnalités amies ou ennemies — tels sont parmi tant d'autres les sujets qu'il traite dans ses horoscopes. Il suffit simplement pour recevoir gratuitement l'horoscope d'essai d'envoyer votre nom (M. Mme ou Mlle), votre sexe, date, mois et l'année de naissance. Ecrivez toutes ces indications de votre propre main bien lisiblement en lettres capitales et joignez, si vous le voulez, 2 Fr. en timbres de votre pays pour aider à couvrir les frais de poste et divers. Votre horoscope d'essai vous sera envoyé promptement. Adresse : — PANDIT TALWAR, Dept 2076, Upper Forrester St., Bombay VII, Indes Anglaises. Affecter les lettres à Fr. 4.50.



Révélations merveilleuses et sensationnelles par le célèbre Hindou

HAMID KHAN



« Je suis allé consulter M. Hamid Khan en juin. Il a lu mes pensées mot à mot et a prédit très correctement mon avenir. Il m'a prédit que j'aurai une situation à la fin de juillet et que ma femme, qui se séparait de moi depuis longtemps, me reviendrait dans la première quinzaine d'août. Je suis frappé par l'exactitude de sa prédiction, car j'ai actuellement la situation et ma femme est avec moi maintenant. »

Signé : G. D.

« Il prédit l'avenir d'une façon précise : 2^e Il lit vos pensées et répond d'une façon remarquable à toutes questions : 3^e Il donne les remèdes aux ennemis, au désespoir et aux malheurs de toutes sortes. Consultez-le de 10 h. à 13 h. et de 15 h. à 19 h. 30. Consultation 100 fr. 8, Avenue Friedland (2^e ét.) Carnot 24-00.

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait venir d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle !

SEUL ET SANS ARMES

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. J'envoie ma brochure les « Secrets du Jiu-Jitsu » contre 2 fr. en timbres. V. Berchtold, Rue Marguerite, 22, Lyon-Villeurbanne.

CHIENS TOUTES RACES

POLICE, CHASSE, GARDE, LUNE

avec pedigree et garanties.

Expéditions tous pays

CHENIL BERGER POLICIER

MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225

Succursale : 14, Rue Saint-Roch - PARIS



SOYEZ BONNES POUR VOS YEUX

Ne les brûlez pas...

N'employez pour les embellir qu'un produit sans danger

LA CIRE

TONICYLE MADELYS

EST GARANTIE NE PIQUANT PAS LES YEUX

En vente dans toutes les bonnes pharmacies et

37 Rue St Lazare PARIS. Catalogue franco.



GRAND CONCOURS 2.000 PHONOS ou T.S.F. DONNÉS GRATUITEMENT

EN PRIME par une grande marque française, afin de faire connaître la qualité irréprochable de sa fabrication, à toutes personnes se conformant à ses conditions et donnant la solution du rébus ci-contre.



CONCOURS

Avec ces trois dessins, trouver le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu.

Réponse,.....

FABRIQUE DE PHONOS & T.S.F.

(Service 195) 36, r. du Vieux-Pont-de-Sèvres, BILLANCOURT (Seine)

UN LANDRU AMÉRICAIN

New-York (De notre envoyé spécial).

La chaleur effrayante de l'après-midi emplît la petite cellule. Sur le dur lit réglementaire, le dos contre la paroi de ciment, un gros homme est affalé. Il n'a plus un fil de sec. De temps en temps il lève des yeux effarés de bête aux abois, puis sa tête retombe. Il n'en peut plus. Dans un coin, un robinet mal fermé laisse échapper, régulièrement, une goutte d'eau. Depuis trente heures il l'écoute tomber, cette goutte d'eau. Jamais elle ne s'arrête, et elle fait maintenant dans sa tête un effrayant bruit de torrent.

Devant lui, sont assis trois hommes implacables, impassibles. L'un d'eux, soudain, avance brusquement la tête, et d'une voix cinglante comme un fouet :

— Rien ne vous sauvera, Harry Powers. Que vous confessiez ou non, nous en savons déjà assez pour vous faire « brûler ». On a retrouvé les quatre corps. On a relevé des taches de sang dans votre garage, trouvé des cheveux des victimes. Nous avons entre les mains toutes les lettres que vous avez écrites, et qui établissent sans aucun doute possible votre culpabilité. Dès maintenant votre compte est réglé. Le seul espoir qui vous reste est, au cas où vous avoueriez, de voir votre sentence réduite à trente ans de travaux forcés...

Et, comme une incantation, les trois hommes, ensemble, lui répètent, lui hurlent à la figure : « Avouez ! Avouez ! Avouez ! »

L'homme se bouche les oreilles, se roule sur son lit. Autour de ses yeux, d'énormes cercles noirs, peut-être d'avoir trop pleuré, peut-être produits par des poings vigoureux. Peut-être, aussi, sous sa chemise, la peau se gonfle-t-elle, déjà violette, aux endroits où l'a frappé le redoutable gourdin en caoutchouc des « cops », des policiers américains.

— Donnez-moi à boire ! hurle-t-il.

— Vous n'aurez rien. Avouez !

Dehors, le mugissement de la foule assoiffée de sang enfle et décroît comme le bruit de la mer.

Il y a environ quatre ans arrivait dans la petite ville de Clarksburg, West Virginia, un homme d'âge moyen, rigoureusement banal, qui se dirigea droit vers la maison de Mlle Luella Strothers, dans Cedar Street.

Harry F. Powers, car c'était lui, entretenait avec cette personne, et depuis 17 ans, une correspondance amoureuse. Il faut croire qu'il sut lui plaire, car il se maria avec elle quelques semaines après. Il ne possédait pas un sou au monde, mais sa nouvelle épouse était propriétaire d'un petit magasin d'épicerie grâce auquel elle vivait très bien, quoique modestement.

Harry Powers n'était aucunement dévoré par l'ambition. Il trouva une place de représentant de commerce dans une fabrique d'aspirateurs, et travailla à peu près régulièrement pendant un an. Au bout de ce temps, il eut un procès avec cette firme et perdit sa place. Ceci eut

Ci-contre, à droite : M^{me} Dora Lemke, l'une des victimes de Powers, dont le cadavre fut retrouvé près du garage.

Ci-contre, à droite : Sous les ordres des enquêteurs, on procéda à des fouilles sous le garage du criminel.



apparemment l'effet de le dégoûter à tout jamais du travail, car il ne chercha plus d'emploi régulier : il se consacra entièrement à sa femme et à son intérieur, ce qui veut dire qu'il se fit entretenir par elle et ne quitta plus, pour ainsi dire, sa maison.

Tout au plus si, de temps en temps, il remplaçait son épouse derrière le comptoir de l'épicerie.

Il était extraordinairement taciturne, n'appartenait à aucun club, chose rare en Amérique, et ne se fit jamais qu'un ami, un cireur de chaussures grec du nom de Stamatas Sfikdas, qui disparut bientôt très mystérieusement, avec une somme d'argent importante. Powers ne lui chercha pas de remplaçant, et passa encore plus de temps qu'avant à lire des livres de psychologie, particulièrement de psychologie criminelle. Un cas le passionnait particulièrement : celui d'un fameux tueur de femmes, un Français du nom de Henri Landru.

M. et Mme Albert Platter, de Détroit, Michigan, étaient les directeurs d'une institution qu'ils appelaient euphémiquement : Société de Correspondance pour Personnes se sentant seules.

Le titre officiel de cette institution était : Société Américaine de l'Amitié. Les dames payaient 1 dollar 95, les messieurs 4 dollars 95 par an, pour avoir droit à une insertion de trente mots dans les listes et les publications de la Société. Le papier avait comme en-tête une jolie maison de campagne violemment colorée, devant laquelle jouait une charmante petite fille aux cheveux bouclés.

Dessous, en caractères gothiques « Une Chaumière et un Cœur ». C'était touchant. Les inspecteurs de police américains faisaient des visites fréquentes et inattendues à M. Platter, et s'en allaient déçus. C'est que M. Platter savait parfaitement que les agences matrimoniales sont interdites en Amérique ; aussi prenait-il ses précautions.

Un jour, il reçut une lettre, le priant d'insérer l'annonce suivante : Veuf, situation très importante, fortune 150.000 dollars, revenus variant

entre 400 et 3.000 dollars par mois, ingénieur civil, belle prestance, 38 ans. Mes affaires m'ont jusqu'ici empêché de rencontrer la femme qui me conviendrait. Comme mes propriétés et mes affaires sont situées dans l'Ouest des Etats-Unis, je crois que je m'établirai dans cette région quand je me marierai, et en conséquence l'endroit où ma future femme habite m'est indifférent, à condition qu'elle consente à s'établir dans cette région avec moi quand nous serons mariés. Je suis membre du Club des Elks, et Franc-Maçon. Je suis propriétaire d'une magnifique maison de brique rouge, entièrement meublée, et contenant tout ce qui pourrait servir à rendre une femme heureuse.

Celle qui deviendrait ma femme aurait son automobile particulière, et de l'argent en abondance. Elle n'aurait rien à faire qu'à s'amuser, mais doit être strictement la femme d'un seul homme.

Ecrire à Cornelius O. Pierson, Boîte postale 277, Clarksburg, West Virginia.

Cette longue insertion, grassement payée, est en place d'honneur dans le bulletin de la Société Américaine de l'Amitié. Ce bulletin part, est répandu, sous enveloppe fermée, aux quatre coins de l'Amérique. Et tous les jours cinquante, cent femmes le lisent, et des cœurs sensibles et fatigués se fondent à l'idée du monsieur influent, si seul, si abandonné dans sa grande maison de briques rouges ; les yeux brillent de convoitise, attirés par le signe magique du dollar comme des papillons par une lampe ; les plumes courent sur le papier, et les lettres, vingt, vingt-cinq par jour, remplissent la boîte postale 277, Clarksburg, West Virginia.

Une prétendante écrit, comme un cri désespéré :

J'ai recouvré mon bon sens, et je sais maintenant que ma place est dans l'Ouest. Je vous en prie, chéri, écrivez-moi. J'ai tout réglé maintenant avec Dieu et avec les hommes. Mon intelligence s'est éclaircie, et je vois nettement mon chemin, enfin. Je veux me remettre au travail, dans l'Ouest. Ecrivez-moi, et je deviendrai une nouvelle femme. Toute ma vie sera changée. Donnez-moi seulement un emploi dans votre ranch, là-bas, et, quand je vous aurai prouvé ce que je vaudrai, vous pourrez décider si vous voulez de moi ou non.

J'ai confiance ; je prie pour que vous me répondiez lundi, et je suis à vous toute, et pour toujours.

BETTY.

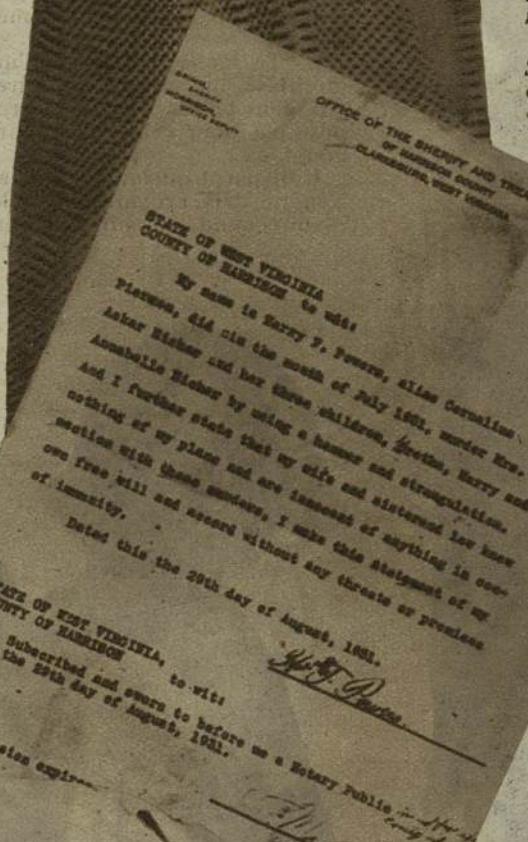
Une pauvre gosse de 19 ans écrit du Canada :

J'ai vu votre annonce par hasard. Ne me repoussez pas. J'ai toujours été seule, car mes parents m'ont toujours empêchée de connaître des jeunes gens. Je suis si triste et si seule...

Et un vieux cheval de retour, qui a certainement l'habitude de la société :

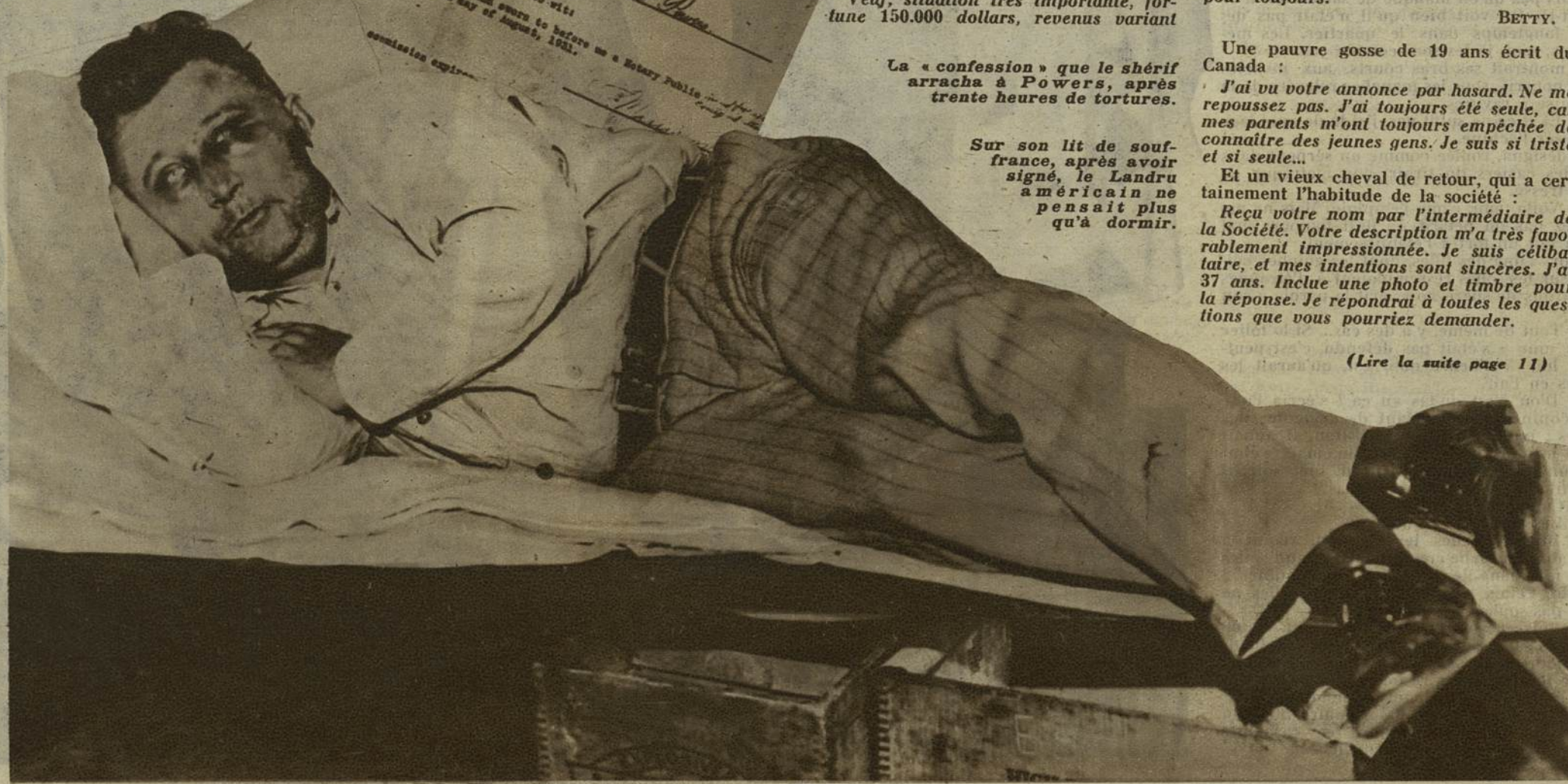
Reçu votre nom par l'intermédiaire de la Société. Votre description m'a très favorablement impressionnée. Je suis célibataire, et mes intentions sont sincères. J'ai 37 ans. Inclue une photo et timbre pour la réponse. Je répondrai à toutes les questions que vous pourriez demander.

(Lire la suite page 11)



La « confession » que le shérif arracha à Powers, après trente heures de tortures.

Sur son lit de souffrance, après avoir signé, le Landru américain ne pensait plus qu'à dormir.





Le métro aérien du boulevard de la Chapelle mêle son bruit à celui des trains.

Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais entré dans ce bar, où buvaient les chauffeurs de taxi de la station voisine et une vieille marchande de fleurs, dont les tristes bouquets reposaient sur le zinc, que j'entendis parler du drame.

Le maître du comptoir, un gros petit homme rougeaud, à la joue déformée, en commentait les circonstances, du haut de sa chaise, le journal déplié sur la caisse.

Trois filles l'écoutaient, une cigarette aux doigts, et, de temps en temps, hochaient les épaules sous leurs maigres fourrures.

— Moi, finit par dire le patron, j'comprends pas qu'on manque de sang-froid à ce point-là. On voit bien qu'il n'était pas depuis longtemps dans le quartier. Les méchants, moi, je les sors comme ça...

Il montrait ses bras courts, aux muscles bien nourris, sous les manches relevées de la chemise à rayures.

— Et si ça ne suffit pas, j'ai là de quoi leur caresser l'échine.

Il désigna, roulée comme un serpent dans un des casiers du tiroir, une matraque en cuir tressé.

— Voilà, moi, c'est que j'emploie. Mais ne me parlez pas du pétard, ça finit toujours mal et ça fait du tort à l'établissement.

Alors l'une des filles, dont les guiches collées sur les joues ressemblaient à d'étranges macarons de sucre noir, prit la parole à son tour :

— Tout de même, y a des cas... Si le tôle du « cinq » s'était pas défendu, c'est peut-être lui, à l'heure qu'il est, qu'aurait les tripes en l'air.

— D'où c'est qu'tas vu ça ? s'écria l'une des copines, en s'arrêtant de grignoter des olives ; moi, je l'ai connu Riton, il aimait faire le mariole, c'est entendu, mais c'était pas un mauvais mec. D'abord, hier soir, il n'avait pas de pétard sur lui...

— Comment le sais-tu ?

— Les poules me l'ont dit.

— Bien sûr, elles te l'ont dit, requit la fille aux accroche-cœur, mais quand elles l'ont mis dans le taxi pour le conduire à l'hosto, j'étais pas là pour voir si elles ne l'ont pas soulagé de son feu.

— Puis en voilà assez sur ce sujet, coupa le patron qui sentait la discussion s'échauffer ; moi, je ne sais qu'une chose, c'est que je me ferai toujours respecter sans avoir besoin de mettre en l'air un bonhomme !

— Touche du bois, fit, à l'autre bout du comptoir, un lourd gaillard en casquette beige, à l'air placide et protecteur.

Le drame avait eu lieu la veille.

Comme une trainée de poudre, la nouvelle s'en était répandue des bars de la Villette à ceux de la Goutte-d'Or, des hôtels des boulevards extérieurs à ceux des petites rues adjacentes, où les enseignes lumineuses se répondaient comme des signaux mystérieux.

D'abord imprécise. Une fille était entrée à *Tout Va Mieux*, le débit qui fait le coin du boulevard de la Chapelle et de la rue Aubervilliers, en disant :

— Il y a du pétard, rue Caillé... les flics viennent d'y courir.

Puis les détails de l'affaire avaient peu à peu pénétré la foule obscure qui grouillait sur le boulevard, dans la perspective étoilée des feux de couleur.

Il y a, dès le soir, dans ce quartier équivoque, une sorte de réseau invisible et secret qui relie les êtres, les ombres du trottoir, et qui, comme une antenne, capte les moindres remous, les moindres incidents de la nuit.

Avant que la police eût déterminé les circonstances du drame, on savait que le tenancier du cinq de la rue Caillé avait abattu, à coups de revolver, un homme venu « régler un compte » avec une des habituées de l'hôtel.

On connaissait aussi les noms des deux antagonistes du drame : Marie Dumon, dite Nénette, Henri Peslier, connu sous le surnom de « Riton ».

Mais, seuls, quelques initiés pouvaient déjà démêler les fils obscurs de l'affaire.

C'est il y a un an que Nénette avait fait connaissance de Riton, dans un bal-musette de la rue de Tanger, au *Tourbillon*. Elle avait dansé avec lui une triste java, heureuse soudain d'être moins seule, ce soir-là, dans l'attendrissante frénésie de l'accordéon, qui noyait d'extase heureuse les visages blémis par l'éclairage des ampoules et des vasques dépolies. Puis de java en java, de danse en danse, elle avait accepté de terminer la nuit avec cet inconnu, dont la taille souple, l'élégance spéciale, et les lèvres dédaigneuses trouvaient en elle leur écho.

Tout de suite, l'homme avait jeté le masque. Le lendemain matin, dans la chambre, tandis que la fille reposait encore, il avait rasé l'argent du sac à main : quatre cents francs.

Comme il s'apprêtait à les glisser dans sa poche, Nénette avait protesté :

— Laisse-m'en tout de même un peu...

Riton avait recompté les billets, en homme soigneux qui entend ne pas gaspiller le métier.

— Te fâche pas, dit-il d'un air blasé, on sait se conduire, v'là cent balles. Mais ne te repose pas pour cela, j'suis gourmand.

Il disparut quelques jours, et Nénette, déjà, croyait ne plus le revoir quand, un soir, dans un

bar du boulevard de la Villette, il la saisit par le bras.

— Alors, t'en as du fric ?

Pour lui échapper, elle se dirigea vers le lavabo. Il l'y rejoignit, lui lança une gifle et, d'un geste sans réplique, prit son sac où il raffla cent francs.

Quelques jours après, Riton, retrouvant Nénette, insista encore auprès d'elle pour avoir de l'argent. Il obtint cinq cents francs.

Mais tant d'exigences avaient détaché la fille de cet amant brutal, qui maintenant la rouait de coups quand elle rentrait le sac vide.

Et un soir, au *Bar Blanc*, place de la Nation, comme Riton la poursuivait et l'injurait encore, elle appela à son aide le patron du bar et le pria de chasser l'homme qui faisait du scandale.

C'était la rupture. Nénette évita de nouvelles rencontres. Riton la menaça encore. Vainement. La jeune femme, cette fois, ne se laissa pas intimider. L'homme, dans la nuit, la guettait et parfois venait vers elle, l'œil mauvais :

— Toi, j'aurai ta peau, jurait-il.

Elle haussait les épaules, et reprenait sa morne promenade sur le boulevard, sous les lumières des débits, parmi la foule des sidi, des chauffeurs, des ivrognes, des autres filles, tandis que le métro aérien mêlait son grondement à celui des trains qui, en bas, sur le lacis luisant des rails, fuyaient et se croisaient, affairés, parmi des jets de vapeur.

Mais le coin qu'elle affectait était celui de cette étrange rue Caillé, toute bordée d'hôtels et d'estaminets aux vitres troubles.

C'était là, au cinq, qu'elle conduisait ses clients et ses amis de rencontre. Le nouveau patron de l'hôtel avait peu à peu évincé les autres femmes qui venaient y exercer leur métier. Il avait pourtant fait exception pour deux ou trois, Nénette, notamment, qu'il considérait comme une cliente tranquille et régulière.

Il y avait six mois qu'il était venu prendre là, dans ce quartier de la Chapelle, ce louche hôtel « à la semaine et à la journée ». Il s'y était résigné, à la suite d'affaires malheureuses. Mais, pour n'avoir jusqu'alors tenu que des débits de tabac dans de paisibles banlieues, il se sentait peu à l'aise dans la trouble atmosphère de ces hôtels tirant leur plus clair profit du commerce des filles...

Hôtels d'amour, hôtels de passe. Idylles d'une nuit, d'un moment, nouées à la cadence mélancolique d'un blue, d'une java, ou dans l'ombre, au hasard d'une œillade, d'un appel. Amours tarifées. « Passes » à trois, à six, à dix francs. Clients anonymes et sans autre bagage que leur désir fragile.

La chambre est triste, sans luxe, sans apprêt. Louée à la journée, elle ne vaudrait pas dix francs. En une nuit, elle peut, parfois, rapporter cent francs et plus. Les tenanciers se font les protecteurs naturels des filles qui font leur prospérité. A la Chapelle, à la



Les femmes comme Nénette, Loulette et Ketty n'ont rien de plus à faire que de s'occuper de leurs petites h...

Goutte-d'Or, un misérable hôtel, acheté trente mille francs, se revend au bout de quelques années trois cent mille. Pas de contrôle sur les registres. Peu de frais. Peu de filles, d'ailleurs, habitent l'hôtel qu'elles fréquentent.

Mais n'est point qui veut tenancier de ce genre d'établissement. Il y faut une poigne, une autorité, une « manière » qui ne s'acquiescent pas dès le premier jour. Les discussions sont nombreuses. Il faut savoir y couper court au moment où elles peuvent devenir périlleuses. Il faut aussi savoir respecter, en même temps que les lois de la société, les lois de ce milieu spécial qui gronde dans l'ombre équivoque des garnis.

Tâche délicate, que domine un grand principe : Régler toutes choses en évitant l'intervention de la police. Que de drames, que d'histoires derrière le seuil sournois de ces mornes hôtels, au classique papillon de gaz, aux brise-bise tango, au faux luxe racrocheur, et dont l'écho ne va jamais jusqu'aux vitres grillagées du commissariat !

Parfois, pourtant, un rapport d'hôpital parvient au bureau du commissaire. Une enquête est ouverte pour connaître les circonstances dans lesquelles l'homme ou la fille ont été blessés. Trop tard. Personne ne parle. La victime a les lèvres closes. Les amis de la victime aussi. L'hôtelier n'en sait pas plus long.

Une autre nuit, c'est un passant qui, devant un garni, a entendu des cris, des plaintes. Il s'en va, tout courant, au poste le plus proche raconter ce que ses oreilles ont entendu. On dépêche deux agents. Les agents reviennent peu après. Le patron ne les a pas autorisés à pénétrer dans son hôtel.

— C'est bien, dit le commissaire, nous allons le convoquer.

Le tenancier arrive, placide et débonnaire.

— Pourquoi n'avez-vous pas laissé entrer les gardiens ? On se tue chez vous...

Alors, tout souriant :

— Monsieur le commissaire plaisante... c'est, tout au plus, un de ces « messieurs » qui « corrige » sa dame.

— Quelle est la profession de cette dame ?

— Elle se débrouille, la vie est si difficile.

— Et ce monsieur ?

— Ce monsieur est son ami... il se défend lui aussi comme il peut... les temps sont si durs. Mais que monsieur le commissaire se rassure, personne n'est mort. La réconciliation est déjà faite.

■ ■ ■

Rue Caillé, ce soir-là, tout aurait pu peut-être s'arranger aussi aisément, si le nouveau patron avait mieux connu les étranges usages du quartier...

Vers minuit, Nénette était rentrée, amenant avec elle Dédé, un ami sérieux. Respectueux des règlements, M. Bender les pria de remplir la fiche. Pendant qu'ils s'exécutaient, trois jeunes femmes firent à leur tour irruption dans le bureau de l'hôtel, trois filles soumises connues dans le quartier de la Chapelle sous les surnoms de Ketty, Loulette et l'Algérienne.

Loulette s'avança vers Nénette.

— Y a Riton qui t'attend dans la rue, lui dit-elle d'un trait.

— Il peut attendre, répliqua Nénette. Je n'irai pas.

— Viens, il ne te touchera pas, ma parole, insista Loulette.

A ce moment, un nouveau personnage poussa la porte vitrée du bureau. C'était Riton. Il alla droit à Nénette.

— Tu vas sortir tout de suite, j'ai à te parler rapport à ce que tu as raconté sur mon compte.

Elle affectionnait cette étrange rue Caillé...

HOTELS D'AMOUR



Nénette avait fait connaissance de Riton au Tourbillon.



De gauche à droite : L'entrée du 5 rue Caillé : M. Bender, le propriétaire, et la porte vitrée à travers laquelle il tira sur Riton.

rieux ces hauts récipients astiqués, flambants, fumants comme des machines, orgueil des bistrotiers de grand style. Les devantures, barrées à mi-hauteur de rideaux, s'enveloppent de mystère. Et la porte, lorsqu'un consommateur l'ouvre furtivement, laisse à peine le temps d'entrevoir, au fond d'une salle enfumée, le masque tendu d'un Algérien jouant aux cartes.

Ronda ! la carte s'abat. Claquement de poing sur la table. Les jurons sifflent entre les lèvres minces. Les regards s'affrontent et brillent comme des lames.

Tout à l'heure, à cette table, où de jeunes hommes, la cigarette aux lèvres, jouent aux dominos en frappant de grands coups sur le tapis, un vieil Arabe au visage desséché dosera, comme il convient, l'eau chaude, le thé, la menthe sauvage et le sucre concassé, puis remplira, selon le rite, deux verres sur trois.

D'autres enfin, tout au fond de la salle enfumée, bercent leur vague rêverie des notes grêles d'une guitare à deux cordes.

Il y a aussi, dressé près du comptoir où s'alignent les théières en étain, le phonographe à manivelle. Il nasille, non pas des airs de Paris, mais ces mélodies sinieuses que les flûtes et les violons répètent tout au long du jour dans les souks de Tunis et de Fez.

Mince et souple dans son vêtement trop grand, un Algérien parfois se lève et danse lentement, avec un sourire bizarre sur son visage immobile.

Les camarades l'accompagnent et l'excellent de leurs chants, de leurs cris, de leurs battements de mains. Puis, un autre se lève et danse à son tour, sautant d'un pied sur l'autre et frappant le sol du talon...

Ça pourrait durer ainsi jusqu'à l'aube, si, vers une heure du matin, tous ces étranges débits ne chassaient leurs clients et ne mettaient leurs volets. Algériens, Marocains se serrent la main et portent l'index de la main droite à leurs lèvres.

Puis, rasant les murs, balançant leurs membres étiques, ombres misérables dans la nuit froide, tous ces déracinés regagnent leurs taudis dans les ruelles noires de la Villette.

Là-bas, sur le viaduc, le dernier métro passe, en grondant, comme une énorme chenille lumineuse...

Quelques-uns de ces cafés sont tenus par des Français. L'un d'eux, un Marseillais, tient boutique dans une impasse sordide, dont les pierres centenaires, sous un hôtel,

semblent rongées d'eczéma et de scrofule. A deux pas, des visages maquillés épient et provoquent, dans l'embrasure des fenêtres. Un jour, au cours d'une rixe, l'homme fut mordu à la main. Mais cette tenancière d'un petit bar de la rue Riquet est une « moukère » authentique, tatouée entre les yeux à la mode des femmes de là-bas, et c'est peut-être pour elle que, certains soirs, on livre bataille, et dure bataille, dans l'étroit « gourbi... »

Rue Caillé, chez Ahmed, où Nénette était venue l'autre soir se restaurer avec son ami, avant de pénétrer dans l'hôtel, deux filles, qui mangeaient des moules, devant de « petits bordeaux blancs », parlaient du drame.

Je m'approchai.

— Tu te souviens, dit l'une d'elles, qu'au mois de juillet dernier, quand Loulette était en tôle, à Saint-Lazare, Nénette a fait auprès des copines une quête pour lui venir en aide.

— Oui, même que j'y ai refilé une thune, alors que j'avais pas dérouillé ce soir-là.

— Eh bien, il y a une quinzaine, — tu étais à l'hôtel, tu n'as pas pu savoir — Ketty et l'Algérienne se sont battues au sujet de l'argent de la collecte. L'une d'elles reprochait à l'autre d'avoir fauché quarante francs, sur le produit de la quête, dans le sac de Nénette.

— Non ?

— Oui, mais Nénette, qui était présente, intervint pour déclarer qu'elle n'accusait pas Ketty, mais Riton. Alors, tu comprends, l'Algérienne, qui est chicaneuse comme pas une, a voulu tirer l'affaire au clair et l'autre soir a fait convoquer Riton à Tout Va Mieux.

— Il paraît que j'ai volé quarante francs ? a fait Riton.

— C'est pas moi qui l'dis, a fait l'Algérienne, c'est Nénette, ton ancienne copine.

— Ah ! où elle est ?

— Cinq, rue Caillé, elle a un coucher.

— Bien, j'y vais, a fait Riton, et vas lui dire que je l'attends dans la rue.

— Ce n'est pas, comme tout le laissait supposer, Nénette qui a pris le bouillon qui se préparait...

Pour quarante francs !

Mais on ne badine pas avec les questions d'honneur et d'argent, autour des hôtels d'amour...

Marcel MONTARRON.

l'hôtelier.

Cette parole inattendue décupla la colère de l'homme :

— De quoi ? De quoi ? Monsieur joue les protecteurs ?

Riton s'élança, décocha un coup de poing à l'hôtelier, puis un coup de pied au bas-ventre. M. Bender recula, gagna son appartement dont il ferma vivement la porte. Plus surexcité que jamais, l'homme se rua contre la porte. Les vitres volèrent en éclats.

Affolé, l'hôtelier arma son revolver.

— Si tu ne t'arrêtes pas, je tire.

— Ah ! la vache, il a un feu !

Une première balle alla se ficher au plafond. Deux autres détonations retentirent. Atteint au cœur, Riton s'écroula raide mort sur le parquet. Mais, à la porte du bureau, un autre cri retentissait. Une fille, attirée par le bruit de la dispute et venue là en curieuse, avait reçu dans la cuisse, à l'artère fémorale, la troisième balle...

Après Nénette, Loulette, Ketty et l'Algérienne déposèrent tour à tour, au commissariat, tandis que M. Bender, le meurtrier, était consigné à la disposition de la justice.

— Mais enfin, dit le commissaire, pourquoi êtes-vous allée chercher votre camarade rue Caillé et que lui voulait Riton ?

Ce que lui voulait Riton ?

On parlait naturellement de l'affaire dans un de ces cafés d'Arabes, qui ne manquent pas des ruelles de la « Monjol » au boulevard de la Chapelle, de la place du Maroc à la rue Caillé.

Humbles estaminets à plafond bas et à lumières discrètes. On n'aperçoit pas à l'inté-

Ketty n'aimait pas que la police s'en mêle.

DIVERS FAITS

La confession du forçat



Au lieu du taxi 148, c'est Albert Ulrich qui vint avec sa voiture.

Strasbourg
(De notre correspondant particulier.)

Les journaux quotidiens nous ont rapporté qu'il y eut, la semaine dernière, une grande animation parmi les rues de Saint-Martin-de-Ré, où de nombreux Parisiens se reposent à cette époque de l'année. Le spectacle était de choix : pour la Guyane, s'embarquaient 315 condamnés : 122 forçats, assassins, terribles sadiques, voleurs à main armée et 193 relégués, escrocs récidivistes, repris de justice, faussaires. Tous ces hommes farouches, à présent muselés, s'en allaient vers la terre rouge de Guyane, vers la terre de fièvre et de mort. Dès cette minute, quittant le sol de France, ils entraient parmi les morts. Des milliers de personnes, que poussait une malsaine curiosité, guettaient ces derniers instants, cette agonie...

A la tête des 315 transportés, marchait un homme encore jeune, aux yeux durs, au visage crispé : Fulle, qui, le 10 février dernier, avec la complicité de sa maîtresse Léonie Scheibel, avait tué, près d'Entzheim, le chauffeur strasbourgeois Ulrich.

Quelques jours plus tôt, j'avais pu m'entretenir avec Fulle, à la prison départementale de Strasbourg, où il était détenu en attendant son transfert pour Saint-Martin-de-Ré puis, de là, pour la Guyane.

Ultime interview d'un homme qui sait être désormais rayé des cadres des vivants !

— Vous voulez savoir comment je fus amené à commettre cette chose horrible, comment j'ai connu Léonie Scheibel et les événements qui ont suivi et qui m'ont amené ici.

« Je m'étais engagé dans la Légion Etrangère. Vous savez que ce n'est pas l'endroit rêvé et qu'on y a souvent le cafard. Comme d'autres camarades, comme tous mes camarades, j'avais la nostalgie, le besoin de me raccrocher à une affection quelconque et c'est pourquoi j'eus l'idée de faire passer une annonce dans les Dernières Nouvelles de Strasbourg. Elle parut dans ce journal le 19 janvier 1929. Elle était ainsi conçue :

« Quelle dame généreuse serait disposée à entrer en relation par correspondance avec légionnaire âgé de 24 ans. Prière adresser offre avec photographie à Rod. Fulle, 11/4 Rég.

Etr., matricule 3901, subst. C. S. P. à Mar-rakech (Maroc). »

« Je reçus plusieurs lettres, toutes tendres, quelques-unes dénotant une grande exaltation. Je me laissai prendre au charme d'une photo, celle de Léonie Scheibel que je rencontrai en mai 1929 à Strasbourg. Nous nous mîmes en ménage.

« Je fus des semaines à chercher du travail que je ne trouvais pas. Nous vivions d'expédients.

« Jusqu'alors, j'avais été un honnête homme. Je le serais resté sans la coquetterie de cette femme dont les besoins d'argent m'affolaient. Je volai des bijoux, de l'argenterie, de la lingerie, puis je fus de nouveau sans un sou. C'est alors que nous décidâmes de faire un grand coup, contre un chauffeur.

« Le 10 février, quai Sturm, nous arrêta-mes notre choix sur le taxi n° 148.

« — C'est celui-là que nous prendrons, me dit Léonie.

« Je fis l'achat d'un pistolet automatique et d'une casquette de chauffeur.

« Après avoir diné à la Brasserie du Pêcheur, je fis appeler, par téléphone, le taxi 148. Il était en course. C'est Albert Ulrich qui vint avec sa voiture. Il était 19 heures 10.

« J'avais pris place derrière le chauffeur. A Entzheim, nous nous arrêtons un instant à l'Auberge du Soleil. En remontant dans la voiture, Léonie me demande : « On y va, c'est toujours entendu ? » De la tête, je fis signe que oui.

« Un quart d'heure après, Léonie, prétextant une indisposition, fait arrêter la voiture. Alors, j'appuie mon pistolet derrière la tête du chauffeur ; je presse sur la gâchette. L'homme pousse un cri, puis s'affaisse. Il était mort. »

Fulle, en me relatant ce crime horrible, sue à grosses gouttes. Puis il se met à pleurer.

Ai-je à consoler cet assassin qui pleure peut-être sur l'enfant de Léonie qu'il a légitimé en prison, ou peut-être, simplement, sur son destin farouche ? Et que lui dirais-je ?

— Je suis fini, reprend-il. Je suis tuberculeux et je ne vivrai pas longtemps là-bas, au bagne. A quoi tient la vie, tout de même. Si je n'avais pas connu Léonie, je serais peut-être resté un honnête homme. Si vous saviez comme je regrette ; mais c'est irréparable. Je vais mourir là-bas, je serai délégué.

W. ROBERT.



De gauche à droite : Fulle, le légionnaire assassin ; Léonie Scheibel, sa complice, et leur victime, Albert Ulrich.

LES LEÇONS PAR CORRESPONDANCE DES ÉCOLES PIGIER

vous permettront de suivre
CHEZ VOUS
le cours complet de vos

ÉTUDES SECONDAIRES et de préparer avec succès le **BACCALAURÉAT**

Ces leçons données par des Professeurs agrégés de l'Université, comprennent une direction de travail, des conseils et des corrections spécialement adaptés à votre cas

Notices et renseignements sont envoyés gratuitement. Adressez la présente annonce revêtue de vos nom et adresse aux **ÉCOLES PIGIER - PARIS-1^{er}**

NOM

Adresse

Département

Offre de situation COMME DÉTECTIVE PRIVÉ

dans chaque chef-lieu de canton, à personnes libres quelques heures par jour, comme détective-correspondant d'une nouvelle maison de RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX ET PRIVÉS. Ecrire en joignant timbre pour réponse à : A. M. 35, rue Madame, 35 - PARIS.

PERMIS DE CONDUIRE

Société assurée p. prof. expérimenté. Prix modérés. AUTO-ÉCOLE du LUXEMBOURG. Garage Humblot, 80, Fg. St-Jacques.

5.000 PHONOS GRATUITS

distribués à titre de propagande aux lecteurs de ce journal ayant trouvé la solution du concours ci-contre et se conformant à nos conditions. Remplacez les points par des lettres de façon à obtenir 3 mois de l'année et en prenant une lettre de chacun de ces mois vous obtiendrez un 4^e mois, lequel ? Découpez ce bon et adressez-le directement à ARVA, 22, rue des Quatre-Frères-Feignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée à 0 fr. 50 portant votre adresse.

M . . S
A . . T
J . . N

2 Chefs- d'œuvre

LES CHEFS D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

EDGAR WALLACE

L'APPARTEMENT n°2



LIBRAIRIE GALLIMARD

LES CHEFS D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

EDGAR WALLACE

LE ROUBLARD



LIBRAIRIE GALLIMARD

DANS LA MEME COLLECTION :

EDGAR WALLACE : Big-Foot.

AUSTIN FREEMAN : Le Fantôme de Wolf Rock.

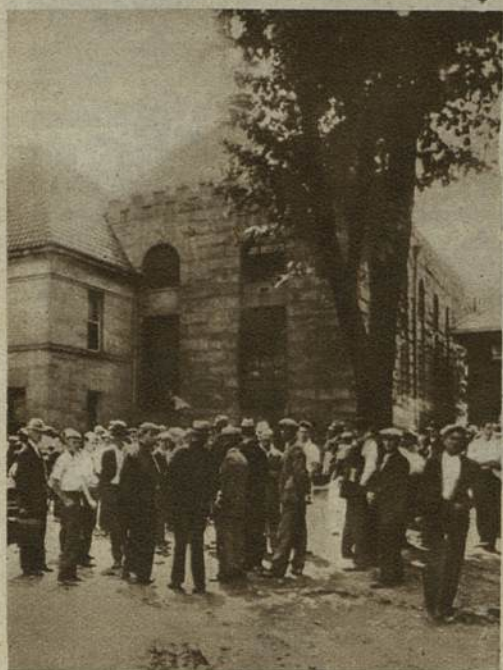
CARMEN EDINGTON : Un Meurtre au Studio.

ETIENNE GRIL : Les Mystères de Milon la Chapelle.

MARCEL MARC : Les Trois crimes de Veules-les-Roses.

CHARLES KINGSTON : Les Sept Maisons.

UN LANDRU AMÉRICAIN



Les curieux mêlés aux magistrats et aux ouvriers lors des fouilles dans le parc.

(Suite de la page 7)

DURES, naïves, fatiguées, ou tragiques, les lettres s'amoncellent dans la petite boîte en fer comme des cris un instant suspendus. Pas pour longtemps. Car voici qu'approche un gros homme étonnamment banal. Il sort une clef de sa poche, ouvre la boîte postale 277, et, son contenu sous le bras, se dirige vers sa maison. Sur la route, quelques personnes le reconnaissent, lui font un petit signe de la main, et lui disent : « Bonsoir ! Monsieur Powers ».

Et M. Powers, alias Cornelius Pierson, répond distraitement, parce qu'il est en train d'élaborer dans sa tête une nouvelle formule tendre.

■ ■ ■

Depuis janvier 1931, Mme Eicher, de Park Ridge, Illinois, correspond avec un M. Cornelius Pierson, dont elle a appris l'existence et les intentions matrimoniales par la Société Américaine de l'Amitié.

Mme Eicher est la veuve d'un joaillier, mort depuis deux ans déjà. Elle a trois enfants, Gretha et Annabel, jeunes filles âgées respectivement de 14 et 9 ans, et Harry, petit homme de 12 ans.

Elle a dans la petite ville où elle est établie la réputation d'être riche. Tel n'est malheureusement plus le cas depuis longtemps déjà.

La prime d'assurance de 5.000 dollars qui lui est échue à la mort de son mari est depuis longtemps dépensée. La belle maison où elle habite avec sa famille est grevée de deux lourdes hypothèques. Le compte en banque diminue journellement. Mme Eicher sort encore dans la rue la tête haute, mais son cœur est lourd de soucis. Que vont devenir ses enfants, quand seront parties les quelques centaines de dollars qui lui restent ?

Et elle calcule, elle calcule désespérément. Son seul espoir, c'est de réussir ce mariage avec cet intéressant industriel de l'Ouest.

■ ■ ■

La femme de Harry Powers possède à quelques kilomètres de Westclark un petit bout de terrain inculte. Sur ce terrain s'élève une petite baraque en bois dans laquelle habite un pauvre vieil homme, qu'on tolère. Un jour, Harry Powers arrive, et signifie au vieux qu'il ait à décamper au plus vite. Le vieux supplie, Powers reste inflexible.

— Je veux construire un garage ici, dit-il.

Etrange garage. Il est assez grand pour contenir quatre automobiles, et Powers n'en a qu'une.

Le sous-sol est divisé en quatre pièces aux murs épais, munies de solides portes et de grosses serrures. On dirait plutôt une prison. Si on enfermait quelqu'un là dedans, il pourrait crier tout son saoul, personne ne l'entendrait, d'autant plus que les environs sont absolument déserts.

Le garage terminé, Powers fait creuser une tranchée derrière, soi-disant pour évacuer l'eau.

Un fermier se permet de lui faire remarquer que, dans les conditions où la tranchée est établie, elle ne drainera jamais rien du tout. Il se fait remettre violemment à sa place par un Powers subitement fou de rage.

Décidément, il devient bien nerveux, depuis quelque temps.

Il rentre chez lui et écrit :

My darling Asta : j'espère être en mesure de venir vous rendre visite le 20 juin prochain...

La lettre est adressée à Mme Eicher, Park Ridge, Illinois.

■ ■ ■

Au jour dit, les deux amoureux se voient enfin.

Powers annonce à sa fiancée qu'il a l'intention de partir à Clarksburg avec elle, voir ses parents. Mme Eicher engage une « nurse » pour prendre soin des enfants pendant son absence. La « nurse » arrive le 25 juin, et le même jour les deux tourtereaux partent.

Cinq jours plus tard, la « nurse » reçoit une lettre apparemment écrite par Mme Eicher, la prévenant que M. Pierson viendrait chercher les enfants. Une autre lettre de Powers à la petite Gretha est pleine de gentilleses, de promesses de jouets et d'amusements.

Le 1^{er} juillet, Pierson arrive avec son automobile, porteur d'une lettre soi-disant écrite par Mme Eicher, demandant Gretha et l'autorisant à sortir ses économies de la Banque. Le Directeur, toutefois, refusa de confier l'argent à la petite fille sous prétexte que l'autorisation était irrégulière.

Le lendemain, Pierson partit avec les enfants, tout joyeux de la belle promenade en perspective.

Ci-dessous : la femme de Harry Powers qui fut soupçonnée d'être sa complice.



Un policier, à gauche, tenant en main le marteau accusateur, presse de questions le Landru yankee pour lui arracher des aveux.

Quelques jours plus tard, Pierson revient, exhibe une lettre de Mme Eicher, l'instituant son agent, enlève les meubles de la maison, et l'offre en location à 75 dollars par mois.

■ ■ ■

Il fait nuit. Powers-Pierson ouvre la porte de son garage. Il n'y a personne à des kilomètres à la ronde.

Il descend au sous-sol. Sa lampe de poche fait un cercle par terre, qui bouge doucement, comme une main d'aveugle. Le cercle s'élève le long d'une porte, s'arrête, éclairant une serrure. L'homme sort une clef de sa poche, ouvre, hésite, entre.

Sur le lit, seul meuble de la petite pièce sans fenêtre, git Mme Eicher. Elle est trop faible même pour bouger, car, depuis cinq jours, elle n'a rien mangé. De plus, comme elle ne voulait pas écrire certaines lettres à ses banquiers, Powers l'a un tout petit peu torturée. Seuls, ses yeux vivent encore, suivent le foyer de lumière pointé vers sa figure.

Powers s'est muni d'une corde. Il la passe autour du cou de la femme. Il serre, il serre plus fort. Il a posé sa lampe, et ne

voit rien de ce qui arrive, si sûrement.

Le corps se fait plus lourd, tout à coup. Powers reprend la lampe, inonde à nouveau de lumière la figure de la femme. Les yeux sont fermés... pour toujours.

Dans une autre chambre, les enfants attendent. Depuis trois jours, ils n'ont vu personne, ils ont vécu dans un noir absolu, sans nourriture. Et maintenant, fascinés, ils regardent une raie de lumière sous la porte.

Powers entre là, maintenant. D'abord, les deux filles, pitoyablement faibles, glacées de terreur. Elles ne font pas un mouvement. Sans un soupir, elles sont mortes. Mais le frère, soudain, pousse un hurlement effrayant. Powers se retourne, les cheveux hérissés. Il sort de sa poche un lourd marteau, et se précipite sur l'enfant. Celui-ci se bat comme un furieux, des pieds, des mains, des dents. Hélas ! sa force est vite épuisée. Le marteau s'abat, une fois, deux fois, sur sa tête. L'enfant s'écroule. Powers se penche sur lui, puis se redresse. C'est fini.

Il a amené avec lui plusieurs sacs, dans lesquels il fait glisser les corps inertes. Avec infiniment de peine, il les hisse hors du garage, les traîne jusqu'au fossé « de drainage ». Une poussée, et les corps, l'un après l'autre, disparaissent dans la boue noire.

■ ■ ■

Le chef de la Police de Park Ridge est fortement intrigué par la disparition de la famille Eicher. De jour en jour, ses craintes se précisent.

Il décide enfin d'effectuer une perquisition. Dans une boîte à ordures, il découvre un paquet de lettres adressées à Mme Eicher par un M. C. O. Pierson. Un télégramme part à Clarksburg, sur l'heure.

On s'aperçoit qu'une boîte postale de cette ville reçoit un abondant courrier à ce nom. Deux détectives sont placés en permanence, pour intercepter le destinataire.

Vers le soir, un gros homme banal entre dans le bureau, se dirige vers la boîte fatale. Il a encore la main dans sa poche que : « In the name of the law... »

A la prison, il s'indigne, très sûr de lui.

Le lendemain, le shérif fait fouiller la tranchée du garage ; au bout de trois coups de pelle, on découvre un sac, puis un autre, puis un troisième. Ils contiennent les cadavres. Deux jours après, on trouve un cinquième corps. C'est celui d'une Mme Lemke, disparue, correspondante du même M. Pierson.

■ ■ ■

Powers n'est plus qu'un animal brisé de menaces et de coups. La chaleur augmente. Ses bourreaux le tenaillent depuis trente-cinq heures. Il réclame un prêtre ; on lui en amène un. Il se fait lire la Bible, et demande une demi-heure de solitude.

Le shérif dit à un de ses acolytes : — Préparez la confession. Il a son compte.

Il n'a pas tort. Encore une demi-heure et on lui tend, sans mot dire, une feuille de papier, tapée hâtivement.

Il lit :

Mon nom est Harry F. Powers, alias Cornelius Pierson. J'ai, dans le mois de juillet 1931, assassiné Mme Asta Eicher et ses trois enfants : Gretha, Harry et Annabel Eicher, employant un marteau et la strangulation. Je certifie de plus que ma femme et ma belle-sœur ne connaissent rien de mes plans et sont innocentes de tout ce qui concerne ces meurtres. Je fais cette déposition de ma propre et libre volonté, sans aucune menace ou promesse d'immunité.

Il signe et n'a dans la tête qu'une pensée : « Je vais pouvoir dormir ».

Un nouveau Landru vient d'entrer dans l'histoire criminelle.

Roy PINKER.



On découvrit parmi des débris humains le crâne du petit Harry Eicher, que Powers avait tué à coups de marteau.



Rosa Pieregger, la belle secrétaire du directeur Léo Alexander.

COUP DE

Vienne (De notre correspondant particulier).

Ons de fête... Soirs tragiques. Il y a un an et demi, au grand théâtre Apollo, l'un des directeurs, M. Léo Alexander, fêta le vingt-cinquième anniversaire de son activité artistique.

Toutes les célébrités de la scène et de l'écran étaient réunies dans les salons de l'Apollo. Femmes en robes du soir, hommes en habit, douces musiques des éloges et des valses viennoises, coupes de champagne : une de ces nuits de fête et de plaisirs comme seul le théâtre sait en créer...

A la table brillante et fleurie, Mme Alexander était assise à côté de son mari. Plus loin, on pouvait voir la secrétaire du directeur, Mlle Rosa Pieregger. Mme Alexander n'était plus jeune, pas très jolie non plus. La secrétaire, belle jeune fille de vingt-cinq ans, attirait à elle tous les regards par l'éclat de sa fraîcheur.

Ceux qui connaissaient de près la vie intime de M. Alexander savaient très bien que la jolie Rosa Pieregger était sa maîtresse. C'était, comme on dit, le secret de Polichinelle. Et lorsque la jeune secrétaire avait levé son verre pour féliciter son patron à son tour, nombreux furent ceux qui échangèrent des regards d'intelligence, tandis que l'épouse du directeur, soudain très pâle, baissait les yeux.

La liaison entre M. Alexander et sa secrétaire avait commencé il y a longtemps. Fille d'un avocat très connu à Vienne, elle avait fait connaissance du directeur alors que celui-ci était déjà de vingt ans plus âgé qu'elle. Mais cet homme pouvait, malgré son âge, rivaliser avec les jeunes gens tant il y avait de charme en lui et bien peu de jeunes femmes savaient lui résister. Tout de suite, Rosa Pieregger s'était éprise de cet homme et bientôt, malgré lui, elle devint sa grande passion.

— J'ai besoin d'une secrétaire intelligente, lui avait-il dit. Voulez-vous vous charger de ces fonctions ?

Elle accepta, enchantée.

Hermann Bahr, auteur de toute une série de comédies légères, qui ont remporté un grand succès en Autriche et en Allemagne, fait dire à un de ses héros :

— N'employez pas votre maîtresse comme secrétaire.

On ne sait si Rosa Pieregger devint la maîtresse de M. Alexander avant de devenir sa secrétaire, ou le contraire. Dans tous les cas, elle prit la chose au sérieux. C'était son premier amour. Elle y mit toute sa passion. Jalouse, elle le fut de la femme de son amant, des actrices plus ou moins jeunes avec lesquelles elle avait à traiter. Et l'infatigable coureur d'aventures galantes qu'était Alexander se laissa lui-même prendre au jeu.

■ ■ ■

Ce fut après l'anniversaire célébré à l'Apollo que ce théâtre fut acquis par une grande firme cinématographique. Alexander conserva son poste, mais la belle secrétaire perdit le sien. Rosa Pieregger eut tout d'abord le sentiment secret que son ami, lassé d'elle, avait trouvé ce moyen pour l'évincer. D'autres événements la confirmèrent dans sa pensée. Elle se décida enfin à tirer la chose au clair et s'ouvrit à son amant de ses craintes.

Celui-ci s'attacha à la rassurer :

— J'ai failli perdre mon poste, moi aussi, lui dit-il. Je ne l'ai conservé que par miracle. Je n'ai rien pu faire pour toi, et ce, malgré la meilleure volonté...

M. Alexander continua en effet à recevoir sa maîtresse, comme par le passé. Chaque soir, lorsque le spectacle battait son plein, Rosa arrivait au théâtre ; elle entraînait dans le bureau de son amant et s'installait près de lui... Chacun la connaissait, machinistes et acteurs, et on ne s'étonnait pas de sa présence. Rosa continuait à régner à l'Apollo et lorsqu'il arrivait qu'une actrice ou une chanteuse eût affaire dans le bureau directorial, après le spectacle, l'entretien était toujours de courte durée, car Rosa, jalouse jusqu'à l'exaltation, réussissait toujours à l'écarter.

Cependant, les entretiens redoutés par la belle secrétaire se répétèrent plus souvent, quand elle ne fut plus à demeure au théâtre. Des scènes de fureur furent alors entendues, par tous ceux que leur fonction obligeait à rester à l'Apollo après le départ du public. Ces éclats s'accrochèrent, un soir que Mme Alexander avait rendu visite à son mari, dans son bureau. Rosa lui reprocha ce qu'elle considérait comme une trahison. Elle exigea qu'il divorçât ; elle lui fit promettre de briser tous les liens qui s'opposaient à leur union absolue. M. Alexander jura...

Promesses de coureur d'aventures !... Mme Alexander revint, en effet, au théâtre dans le bureau de M. Alexander et d'autres femmes



Le salon où furent découverts les corps ensanglantés des deux victimes.

THÉÂTRE

y parurent. De par sa nature même, le galant directeur de théâtre ne pouvait, semblait-il, se contenter d'une seule maîtresse. Rosa ne tarda pas à soupçonner la vérité.

Sa colère se manifesta, puis, comme toute femme délaissée, elle en arriva à se plaindre et à menacer... A partir du mois de mai, elle commença à préméditer sa vengeance. « Mon amour m'échappe, écrivait-elle à une de ses amies. Je crains qu'il ne se termine en tragédie, car je ne suis pas décidée à céder mon amant vivant à mes rivales... »

■ ■ ■

Rosa Pieregger s'est vengée l'autre nuit... Le drame a été perçu, vers une heure du matin, par l'agent de police qui était de garde au théâtre Apollo. Il entendit une détonation. Comme il ne savait pas d'où elle venait, il donna l'alarme.

Le concierge du théâtre, interrogé, désigna la direction.

— Il y avait, là-haut, M. Alexander et Rosa Pieregger. Elle est arrivée vers dix heures, ce soir. Je ne l'ai pas vue sortir...

On frappa au bureau de M. Alexander. Nul ne répondit. Un policier enfonça la porte. La chambre était vide.

On cherchait depuis un moment, lorsque le concierge éprouva une certaine résistance à ouvrir la porte d'un petit salon. La porte fut poussée. A peine l'eut-on ouverte qu'on se heurta à un obstacle. Un cadavre ! C'était celui de M. Alexander.

Et Rosa ? On la chercha aussi. — Elle doit être là, vivante ou morte, disait le concierge.

On la trouva dans une autre pièce, étendue... Elle paraissait sans vie. Un revolver traînait sur le tapis...

Rapidement, on reconstitua la scène... Un

fauteuil était renversé : il y avait eu bataille...

— Mademoiselle est encore vivante, murmura tout à coup le concierge du théâtre, qui s'était penché sur la jeune fille...

Elle respirait en effet, mais faiblement. Sa tête était couverte de sang. On y voyait un grand trou...

On appela à l'aide ; une voiture d'ambulance arriva bientôt, presque en même temps que la police.

Il n'était pas possible de porter secours à M. Alexander, car la balle qui l'avait frappé l'avait tué sur le coup. Du moins pensa-t-on que l'on pourrait conserver la vie à Rosa.

Cependant, murmura le médecin, je lui souhaite de mourir. Son cerveau et ses yeux sont atteints. Si elle vit, elle sera certainement aveugle et sans doute folle...

On crut, sur l'heure, que M. Alexander était la première victime de ce drame passionnel et que Rosa Pieregger était la meurtrière. Elle s'était tiré, après coup, pensait-on, une balle dans la tête...

Les apparences étaient trompeuses et on le découvrit, deux jours plus tard, lorsque les services de l'identité judiciaire eurent fait connaître le résultat de leur enquête. Un des experts déclara formellement que la balle que Rosa Pieregger avait reçue dans la tête avait été tirée à une distance de deux mètres et il apparut également que M. Alexander s'était volontairement donné la mort...

Du moins eut-on la certitude que l'une des deux victimes avait fait effort pour ne pas mourir, pour se défendre... et que c'était M. Alexander...

Des lettres trouvées au domicile de Rosa Pieregger ont permis de reconstituer l'atmosphère du drame. On suppose que Rosa proposa, cette nuit-là, à son amant, de mourir avec elle ; que, peut-être, elle le menaça de le tuer s'il n'acceptait pas sa proposition ; qu'il lui prit le revolver des mains, et que, enfin, emporté par la colère, il tira... Alors, il n'eut, lui aussi, d'autre issue que la mort...

Une correspondance, ajoutons-le, a précisé cette thèse... Dans ces lettres, Rosa Pieregger dit que la vie n'est pour elle qu'une torture insupportable et que « sa décision est prise ».

■ ■ ■

On a enterré, l'autre jour, Léo Alexander. Funérailles imposantes. Des célébrités de la scène, des auteurs dramatiques, de très grands écrivains furent du cortège...

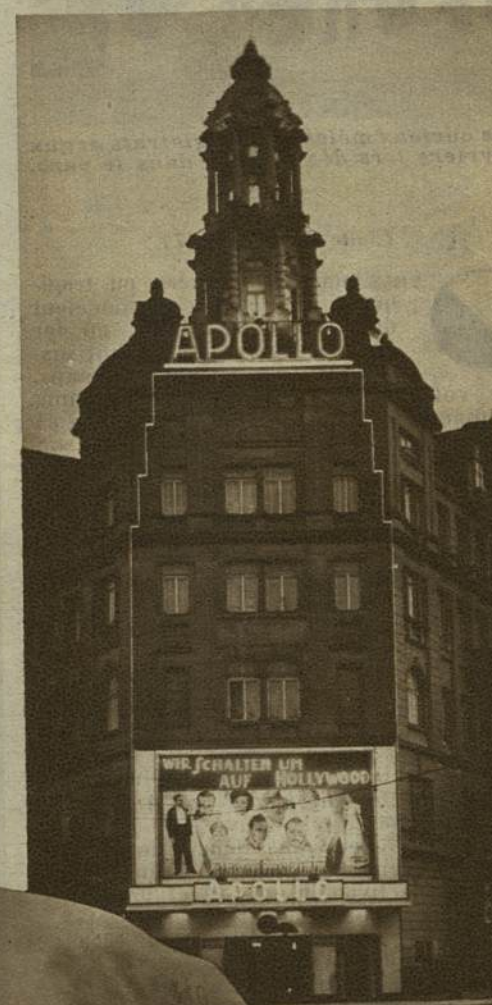
Les noms de Moissi, d'Albert Basserman, de Max Pallenberg, d'Elisabeth Bergner, de Masary, ces acteurs universels, se lisaient sur les couronnes. Mais il y avait aussi des couronnes plus modestes, parfois de simples bouquets anonymes...

C'était le dernier adieu des amantes du défunt. Sans doute avaient-elles été bien nombreuses dans l'existence du maître des aventures galantes. Du moins n'avaient-elles pas prétendu à l'amour éternel, comme celle qui prit au tragique un amour éphémère et en fit une tragédie.

N. TASSIN.



C'était en plein centre de Vienne.



Au grand théâtre Apollo, on fêta le vingt-cinquième anniversaire de l'activité artistique du directeur.



Sur la scène où l'on jouait des sketches et des comédies légères.



Malgré son âge, Léo Alexander, tant il avait de charme, pouvait rivaliser avec bien des jeunes gens.



De haut en bas : Les « tireurs » Andreghetti, Tartori et Laurenti.

L'ART d'extraire un portefeuille de la poche de ses contemporains n'a peut-être pas beaucoup été perfectionné depuis les truands, mais il est toujours pratiqué avec succès par un certain nombre d'Ar-sène Lupin plus ou moins habiles. Cependant, si le savoir-faire de ces gentlemen peu recommandables est grand, la science des policiers qui sont chargés de les surveiller est grande aussi. La chronique des faits-divers de cette dernière semaine enregistre leurs exploits. En quelques jours, un certain nombre de « tireurs » ont été arrêtés et quelques-uns appartiennent à l'aristocratie de cette pègre particulière. Citons en première ligne, Antonio Laurenti, qui, jusqu'à présent, se faisait passer pour le plus fort « tireur » in the world. Laurenti et ses acolytes furent conduits sur la route de la prison, alors qu'ils expérimentaient leur adresse sur les admirateurs du grand Napoléon, devant le tombeau des Invalides. Samedi, enfin, les inspecteurs Pitavoine et Pinard — deux bons policiers — arrêtaient trois malfaiteurs du même style, trois Italiens encore : Luigi Andreghetti, Renato Gregorio et le danseur mondain Tartori...

Nous avons déjà publié dans *Détective* tout ce qui peut renseigner le public sur la manière de procéder de ces peu recommandés voleurs. Le méfait, connu sous le nom de « vol à la tire », est généralement exécuté, rappelons-le, par trois personnes : le « tireur », le « barreur » et le « fileur ». Le « tireur » se charge généralement de suivre l'homme qu'il s'agit de dévaliser ; il opère par surprise, dans une bousculade ou dans un encombrement réalisé par le « barreur ». Le « tireur » remet rapidement l'objet volé au « fileur » ; celui-ci se hâte de s'éloigner. On peut ensuite conduire au commissariat et fouiller et le « barreur » et le « tireur » ; il leur est facile de protester contre l'accusation d'avoir participé à un méfait, dont cependant ils sont les principaux acteurs, car ils n'ont jamais sur eux l'objet dérobé.

Cela, c'est le principe ; en fait, les principaux « tireurs » sont bien connus de la police, et il est souvent assez commode de les démasquer. C'est qu'en effet chacune des catégories de voleurs à la tire a un style personnel, style qu'avec un peu d'habitude un policier averti réussit à cataloguer et à différencier. Enfin, les policiers qui se spécialisent dans la recherche de ces malfaiteurs complètent parfois leur éducation grâce aux confidences que leur font les voleurs eux-mêmes et par les leçons qu'ils reçoivent des maîtres de l'art d'escamoter.

Il nous a été donné de rencontrer, l'autre jour, à Budapest, un de ces maîtres, homme d'ailleurs parfaitement honorable, mais que l'on désigne volontiers sous le nom de « roi des voleurs » et de « voleur des rois ». C'est un Hongrois, Eugène Herzog, mais il a choisi un surnom italien : Giovanni. Ce savant de l'illusionnisme était, comme j'arrivais en Hongrie, l'hôte du chef de la Police, M. de Bezegh Huszach, et M. de Bezegh me permit d'assister à la leçon qu'il avait demandée à l'escamoteur de lui donner, en présence de ses chefs de service...

L'entretien fut, au commencement, très banal. Chacun, cependant, prêtait la plus grande attention aux gestes de l'escamoteur, car on pensait bien qu'il avait préparé une démonstration de grand style. En effet, la conversation roulait sur les différents moyens d'escamoter, en pleine rue, une montre, un portefeuille à un passant, lorsque Giovanni, s'approchant du Préfet de Police qui, jusque-là, n'avait rien remarqué, lui dit d'un ton mi-sérieux, mi-sévère :

— Je ne continuerai cette conversation, Monsieur le Préfet, que si vous m'affirmez qu'il ne vous a rien été dérobé ?...

M. de Bezegh Huszach fouilla ses po-

ches et pâlit. Puis il éclata de rire : ainsi rendait-il hommage à son maître. Giovanni lui avait dérobé, sans qu'il s'en aperçût, non seulement son portefeuille et son porte-cigarettes, objets non fixés à ses vêtements, mais aussi la montre qu'il portait en bracelet à son poignet. La démonstration était faite.

— Pour arriver à ce résultat, il est nécessaire d'avoir une idée assez nette de la psychologie des personnes qu'il s'agit de dévaliser, expliqua Giovanni. Par exemple, si je n'avais conversé assez longuement avec Monsieur le Préfet avant qu'il s'attendît à être volé, je n'aurais jamais réussi mon opération, d'ailleurs toute élémentaire. Il convient d'attirer l'attention de ses victimes pour pouvoir leur prendre leur bien. C'est pourquoi je m'exprime couramment dans quatorze langues...

Il reprit :

— Tandis que Monsieur le Préfet m'interrogeait sur mes projets, il n'a pas remarqué — vous non plus, murmura-t-il à l'assistance, — il n'a pas remarqué, dis-je, que je déboutonnais son habit... Je lui ai montré la fenêtre de l'index de ma main droite, mais, pendant ce temps, ma main gauche s'était déjà fixée sur son portefeuille... J'aurais pu faire ostensiblement le geste de lui dérober son portefeuille, tandis que, de l'autre main, j'aurais extrait de sa poche son porte-cigarettes... J'aurais pu aussi — si j'étais plus familier à son égard — lui donner une tape sur l'épaule, lui faire diriger son regard quelque part, tandis que je le dévalisais...

« Monsieur le Préfet doit se demander comment il m'a été possible de lui enlever sa montre-bracelet ? Sans doute se souvient-il d'avoir retiré de sa poche, sur ma demande, une pièce de monnaie ? Je lui ai volé sa montre pendant ce temps-là... L'opération a eu lieu en deux temps. J'ai



M. de Bezegh Huszach, Préfet de Police de Budapest.

délié le bracelet de sa montre, tandis qu'il fouillait sa poche. J'ai remis moi-même la pièce dans son gousset ; il m'observait, mais la main qu'il n'observait pas avait déjà arraché la montre...

Naturellement, M. de Bezegh prit fort bien la leçon et chacun félicita Giovanni de son adresse. Il en profita — non sans continuer ses tours — pour raconter comment il s'était découvert l'habileté d'un voleur.

En 1916, dit-il, étant soldat, ma réputation d'escamoteur parvint jusqu'au mess des officiers. En présence du colonel de mon régiment, mais sans qu'il fût possible de me prendre sur le fait, je changeai de poche les portefeuilles d'une dizaine d'officiers. Le lendemain, mon chef me donnait l'ordre — entendez bien : l'ordre — de dérober, pour le lui remettre, le portefeuille d'un officier que l'on accusait d'appartenir au corps des espions étrangers. Sans doute y trouva-t-on des pièces secrètes, car l'espion fut arrêté... C'est la seule circonstance de ma vie où j'ai retenu un objet escamoté...

Il y eut un silence. Giovanni fut invité à continuer son histoire.

J'ai paru dans des music-halls d'Allemagne et d'Angleterre. A Londres, où je suis souvent revenu, le prince de Galles m'a surnommé « son voleur ordinaire ». En effet, il se complait à se faire dévaliser par moi. Il essaie toujours de me prendre sur le fait, ce qui me donne beaucoup de mal, car, à chaque fois, il m'est nécessaire de renouveler mon bagage d'habiletés. Il m'a même demandé de dévaliser le Roi. J'y ai réussi à Buckingham Palace. Il m'a fallu vider les poches de toute la famille royale. Mais ma réputation a été faite...

« Désormais, dans toutes les capitales que je traverse, je suis très souvent invité par les chefs de la police. Le maître détective de Scotland Yard m'a fait cadeau d'un porte-mines où est gravée cette inscription : « Je vous autorise à le garder, cette fois. »

Ce fut au tour du chef de la police de Budapest de répondre à Giovanni. Il dit, essayant de prendre un ton sévère :

— Monsieur Giovanni, votre démonstration m'a enchanté. Cependant, je ne serai pas fâché quand vous quitterez la ville. Songez donc ! Si les mauvais garçons profitent de vos leçons, qu'allons-nous devenir ?...

En ma compagnie, Giovanni a cependant fait un exercice étonnant. Je lui ai demandé d'exercer ses talents en pleine ville. Les objets devaient être remis au directeur d'un grand journal, et l'expérience fut annoncée dans Budapest, afin que les victimes de l'escamoteur n'eussent nulle crainte.

En deux heures, Giovanni déroba vingt-trois portefeuilles...

J'ai expérimenté des procédés auxquels j'avais pensé pendant la nuit, me dit Giovanni.

— Ne vous arrivera-t-il jamais de voler pour tout de bon ? questionnai-je.

Cette proposition m'a été faite par le plus grand des voleurs internationaux, répondit-il. Mais, que voulez-vous ? Je suis honnête... Et, d'ailleurs, en dévalisant sans rien garder, je gagne beaucoup plus qu'un voleur !...

... Ah ! si les « as » du vol « à la tire » en faisaient autant !

Luc DORNAIN.

BEWARE OF PICKPOCKET!

Giovanni avait réussi à délier le bracelet-montre du Préfet de Police...

...tandis que celui-ci fouillait sa poche pour en tirer une pièce de monnaie.



L'escamoteur Giovanni, dit « le voleur des rois », a fait devant moi un exercice étonnant.



LES PISTES DU CRIME

Vingt-cinq ans d'enquête à la Police Judiciaire, par le "brigadier" Riboulet

II. — La filature (1)

1. n'est pas dans ma pensée de dire que les personnes curieuses de connaître le motif de la surveillance des inspecteurs de police ont l'intention de nuire à leur enquête.

Bien souvent, au contraire, au cours de ma carrière, j'ai rencontré de touchantes manifestations de sympathie de la population parisienne. Le Français est volontiers frondeur. Mais, qu'il se trouve en présence d'un policier dans l'embarras, il lui tendra souvent une main charitable.

Dans un quartier populaire, où les habitants n'ont précisément pas la réputation d'aimer la police, je me suis trouvé un jour, avec un de mes collègues, aux prises avec un individu qui déchargeait dans notre direction toutes les balles de son revolver. Un brave, dont l'identité m'est toujours restée inconnue, s'est interposé au péril de sa vie pour nous aider à l'arrestation du dangereux malfaiteur.

Combien de fois, également, au cours de surveillances, par de rudes nuits d'hiver, ne me suis-je pas trouvé en présence de personnes charitables qui m'ont procuré les moyens d'accomplir ma mission sans trop souffrir des rigueurs du froid !

Une nuit, en banlieue, un voisin de l'endroit où je stationnais avec un collègue vint nous donner la clé de sa buanderie, où il avait fait apporter du bois, du vin, du citron et de la cannelle pour que nous puissions aller à tour de rôle, au cours de notre « planque », profiter d'une flambée et boire un peu de vin chaud.

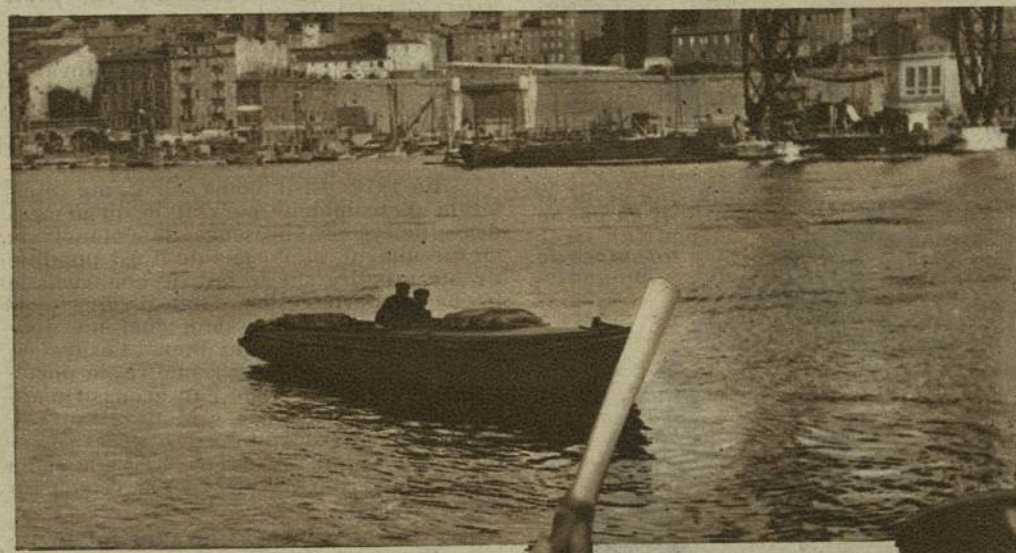
Et tant d'autres cas semblables, qu'il serait trop long de narrer ici.

Je n'oublierai pas cependant cette plaisante anecdote :

Avec un collègue, j'étais en surveillance dans une de ces voies de Neuilly-sur-Seine où n'existent que de somptueux hôtels particuliers précédés de jardins. Dès le premier jour,



Le fleur se trouve parfois brusquement arrêté par un portillon de métro.



J'ai connu un cas de filature en mer à l'aide d'une vedette automobile.

nous remarquâmes que notre présence intriguait les habitants de l'endroit qui nous observaient derrière les persiennes de leur hôtel. Le quatrième jour, vers 2 heures de l'après-midi, nous fûmes, en un clin d'œil, cernés par deux équipes d'agents cyclistes, qui débouchèrent ensemble l'une par un bout de l'avenue, l'autre par l'autre extrémité. Nous refusâmes de nous expliquer sur-le-champ, à cause des curieux qui nous épiaient des fenêtres; aussi dûmes-nous prendre le chemin du commissariat de police et sérieusement encadrés, comme bien on pense. Là, tout s'expliqua, mais notre mission fut compromise.

La seconde période, celle de la filature proprement dite de l'individu à surveiller, exige également une certaine résistance physique de la part de l'inspecteur. Mais, s'il est appelé à ne pas ménager ses pas, il évite ainsi le regard du surveillé. Sa besogne n'aura pas non plus la monotonie de l'attente. Elle varie à chaque minute de la filature et il sera encouragé par l'espoir de voir surgir d'un moment à l'autre l'événement qu'il a charge de constater.

En la circonstance, la vie intense de la rue parisienne est à la fois un avantage et un inconvénient. Elle est un avantage, parce qu'elle permettra au fleur de se dissimuler plus facilement; mais elle exigera de lui une attention soutenue de tous les instants, car une seule seconde d'inattention lui fera perdre de vue le surveillé qu'il ne retrouvera plus ensuite dans la foule du trottoir, ou à travers les véhicules, dans la traversée d'une rue.

La filature d'un individu qui ne se déplace qu'à pied est, de toute évidence, la plus facile. Il suffit, en effet, d'emboîter le pas de « son homme », de marcher derrière lui, sur le trottoir opposé de préférence, sauf dans le cas où la filature s'exerce dans une artère très fréquentée, où il est préférable de se tenir à une distance raisonnable du surveillé.

Il semble, de prime abord, que la personne qui marche lentement, en se promenant, est plus facile à suivre que celle qui va d'un pas rapide. C'est une erreur; cette per-

sonne est plus difficile à filer que l'autre. Son pas indécis, les arrêts qu'elle effectue, constituent des difficultés pour le fleur.

Rien de tel en ce qui concerne les personnes qui se rendent franchement d'un endroit à un autre.

Cependant, en toute circonstance, l'inspecteur devra se montrer prudent, même si la personne filée ne marque aucune méfiance. J'ai vu le cas de personnes qui allaient droit devant elles, qui ne paraissaient nullement se méfier et qui, tout à coup, au moment où à l'endroit propices « faisaient une coupure », pour employer une expression de métier, pour essayer de démasquer leur fleur. L'art de l'inspecteur consiste à ne pas se laisser prendre à de pareils pièges.

Les moyens de transport quels qu'ils soient, communs ou privés, font le désespoir des fleurs.

Du temps des omnibus ou des flacons, l'inspecteur de police ne s'embarrassait pas de si peu. A défaut d'autre moyen, il courait derrière eux. Mais, quand vinrent les autobus, les taxis et les autos particulières, ce fut, bien entendu, une autre histoire... Et depuis, les difficultés à ce propos n'ont fait que croître.

Actuellement, si la personne filée prend l'autobus et que celui-ci soit complet, si elle prend un taxi et que l'inspecteur n'en trouve pas immédiatement un autre à sa disposition, il ne lui reste plus qu'à regarder fuir « le client ».

Cependant, en ce qui concerne l'autobus, celui-ci ayant un itinéraire déterminé, si, dans un délai assez court, on a la chance de réquisitionner un taxi, on arrivera facilement à le rejoindre, peut-être même avant que la personne filée en soit descendue.

Mais si celle-ci a pris place dans un taxi, véhicule essentiellement vagabond, il ne sera plus possible de retrouver sa trace après quelques secondes de retard.

Il y a très peu de temps, je prenais en filature un couple qui sortait d'un café situé dans une grande artère. Au moment précis où l'homme et la femme mettaient les pieds sur le trottoir, passait un taxi vide dans lequel ils prirent place. A cet endroit se trouve une station axiale de taxis, mais tous étaient tournés en direction opposée à celle dans laquelle se dirigeait le taxi dans lequel le couple venait de monter. Rapidement, je réfléchis que si je prenais une de ces voitures, le temps que le conducteur manœuvrait pour changer de direction, celle du couple serait déjà loin. Par bonheur, un autre taxi vide passait, allant dans la direction qui m'intéressait. D'un bond je fus auprès de lui, sur sa droite. Mais, ayant deux pas d'avance sur moi, un couple y pénétrait par la portière du côté gauche. Discuter? Ce n'en était pas le moment. J'aurais sans doute persuadé le couple en question que c'était ce taxi-là qu'il me fallait et non l'un des vingt à trente qui stationnaient à cet endroit, alors que lui, le couple, n'avait sûrement aucune préférence. Cela m'eût fait perdre un temps précieux.

Je me résignai donc à prendre un des taxis en station. Tout ceci avait demandé un temps beaucoup moins long qu'il n'en faut pour l'écrire.

Mais que faire? Le taxi à filer (il était d'un beau bleu clair) n'était plus en vue. Même avec le retard que nous avions, cette disparition n'impliquait pas qu'il avait tourné à droite ou à gauche. D'ailleurs, s'il en était ainsi, était-ce à droite ou à gauche? Rien à l'horizon des deux côtés. Sans que je sois intervenu, mon chauffeur fonça à toute vitesse en ligne droite. Parvenu, après une course folle, à un important carrefour, je dus m'avouer vaincu.

J'avais, heureusement, eu le temps de relever le numéro du taxi bleu clair.

L'ayant retrouvé le lendemain, son conducteur m'ap-

prit qu'il avait pris la rue importante à gauche, à une centaine de mètres de son point de départ, et qu'il avait déposé le couple dans un palace du quartier.

J'avais ainsi retrouvé le couple qui m'intéressait, perdu la veille à la suite d'un simple retard d'une demi-minute.

La difficulté insurmontable, au cours d'une filature en voiture à Paris, c'est le barrage, mesure de police, en matière de circulation, relativement récente.

Sous peine de se faire remarquer, on est obligé de laisser une certaine distance entre la voiture filée et la sienne, et il est aisé de comprendre que lorsque la première voiture aura franchi un barrage, la seconde ne pourra la plupart du temps le franchir à son tour. Il n'y a aucun moyen d'éviter cela.

J'ai connu quelques cas où l'inspecteur ainsi arrêté à un barrage, ayant abandonné sa voiture, avait franchi ce dernier en courant, avait eu la chance de retrouver la voiture filée non loin de là, et avait ainsi continué à la suivre avec une seconde voiture qu'un hasard heureux lui avait fait trouver de l'autre côté du barrage.

Un pareil tour de force est évidemment exceptionnel.

Dans Paris, en raison de la circulation intense, le plus vulgaire « tacot » arrivera toujours à suivre une voiture, si forte soit-elle. La petite voiture présente même des avantages : celui de pouvoir être manœuvrée plus facilement et de se faufiler là où il sera impossible à une forte voiture de passer.

Sur la route, c'est autre chose. Là, la voiture filée peut donner sa pleine vitesse; il faudra donc une voiture de force sensiblement égale pour la suivre. Certains modèles de motocyclettes, qui peuvent donner jusqu'à du 110 km. à l'heure, ont obtenu de bons résultats dans des filatures sur route.

Ces machines ont l'avantage, le cas échéant, de pouvoir se dissimuler dans un fossé, dans un ravin, derrière un bosquet ou dans un bois; ce qu'il est impossible de faire avec une voiture.

Même si la personne surveillée ne se mêle pas, la filature en métro présente un gros obstacle : le portillon automatique. Toujours en vertu du principe qu'il faut laisser une certaine distance entre la personne suivie et soi-même, il arrive fréquemment que la première franchit ce portillon et que le fleur se trouve arrêté de l'autre côté. Franchir la barrière par escalade n'est pas toujours chose facile quand les employés de la compagnie veillent à l'exécution des règlements.

Quand une personne se méfiât, elle se réfugierait dans le métro où elle vous jouera des tours qui vous obligeront à abandonner la filature.

J'ai connu aussi un cas de filature en mer à l'aide d'une vedette à moteur qui naviguait dans le sillage d'un assez important voilier. Une forte tempête dut faire rebrousser chemin à l'embarcation légère, qui menaçait d'être engloutie dans les flots. Je ne crois pas, d'ailleurs, à la possibilité d'effectuer discrètement une filature de ce genre, sauf à proximité des côtes, où peuvent se trouver en même temps d'autres embarcations. Dans la solitude de la pleine mer, alors que rien n'existe pour se dissimuler, on ne tarderait pas à être repéré. Quand il s'agit d'une traversée, le mieux est évidemment de s'embarquer comme passager à bord du paquebot que prendra la personne filée.

Il n'est pas à ma connaissance que des filatures aient déjà été effectuées en avion. Celles-ci ne sont encore que du domaine du roman ou du film policier. Ce genre de filature sera peut-être employé un jour.

(A suivre). Louis RIBOULET, EX-INSPECTEUR PRINCIPAL ADJOINT DE LA POLICE JUDICIAIRE.



(1) Voir *Détective*, depuis le n° 149.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de **45 frs**

notre **Montre-Bracelet OR** pour Homme

Prix 540 francs

Mouvement **CO-RE** QUALITE PARFAITE GARANTIE 5 ANS SUR FACTURE

Catalogue Général N 32 sur demande

COMPTOIR REAUMUR 78, Rue Réaumur, PARIS



NOUVEAU COURS PRATIQUE d'Hypnotisme et de Suggestion

L'INFLUENCE PERSONNELLE sur les autres et à distance

par le Professeur R.-J. SIMARD

Un volume illustré franco recommandé 22 francs

TRAITE DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE

Un fort volume illustré franco rec. 33 francs

Librairie ASTRA, 12, rue de Chabrol, 12, PARIS (X)

FABRIQUE D'ACCORDÉONS DE TOUS GENRES

Affranch. lettres à 4 fr. 50

Pour accord. chromal. ou piano, demandez Catalogue spéc. N° 1

Prix franco de Douane

100.000 lettres de remerciement

MEINEL & HEROLD

Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 621 F

L'OBESITE

détruit la beauté, altère la santé et vieillit avant l'âge. — Pour rester jeune et mince, prenez **Le Thé Mexicain du Dr Jawas** et vous maigrirez sûrement, sans aucun danger. Produit végétal. Succès universel.

A VENDRE Très belle armoire provençale Louis XV, en noyer, parfait état. S'adresser ou écrire : H. D., 35, rue Madame. Tél.: Littré 32-11.

CECI INTERESSE

Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles, tous les Pères et Mères de Famille.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent. L'enseignement par correspondance de L'ÉCOLE UNIVERSELLE permet de faire, à peu de frais, toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Pour être renseigné, découpez le BULLETIN CI-DESSOUS, marquez d'une croix chacune des brochures qui vous intéressent, écrivez au bas votre nom et votre adresse, et expédiez ce bulletin sous pli fermé, à MM. les Directeurs de l'ÉCOLE UNIVERSELLE, 59, Boulevard Exelmans, Paris (16').

- Broch. 24.801 : **Classes primaires complètes**; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Inspection primaire.
- Broch. 24.808 : **Classes secondaires complètes**; Baccalauréats, Licences (Lettres, Sciences, Droit).
- Broch. 24.812 : **Grandes Écoles spéciales** (Agriculture, Industrie, Travaux publics, Mines, Commerce, Armée et Marine, Enseignement, Beaux-Arts, Colonies).
- Broch. 24.822 : **Toutes les carrières administratives** (France et Colonies).
- Broch. 24.827 : **Emplois réservés** aux sous-officiers de carrière, aux mutilés et réformés.
- Broch. 24.833 : **Carrières d'Ingénieur**, Sous-Ingénieur, Conducteur, Dessinateur, Contremaitre dans les diverses spécialités : Electricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Forge, Mines, Travaux publics, Bêton armé, Chauffage central, Architecture, Topographie, Froid, Chimie.
- Broch. 24.839 : **Carrières de l'Agriculture métropolitaine et coloniale**.
- Broch. 24.845 : **Carrières du Commerce** (Administrateur, Secrétaire, Correspondancier, Sténo-dactylo, Contentieux, Représentant, Publicité, Ingénieur commercial, Expert Comptable, Comptable, Teneur de livres), Carrières de la Banque et de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.
- Broch. 24.851 : **Langues étrangères** (Anglais, Espagnol, Italien, Allemand, Portugais, Arabe, Esperanto). — **Tourisme**.
- Broch. 24.857 : **Orthographe, Rédaction, Rédaction de lettres, Versification, Calcul, Dessin, Écriture, Calligraphie**.
- Broch. 24.863 : **Carrières de la Marine marchande**.
- Broch. 24.869 : **Solfège, Piano, Violon, Clarinette, Mandoline, Banjo, Flûte, Accordéon, Saxophone, Transposition, Harmonie, Contrepoint, Fugue, Composition, Orchestration, Professorat**.
- Broch. 24.875 : **Arts du Dessin** (Cours universel de dessin, Illustration, Caricature, Composition décorative, Dessin de figurines de mode, Aquarelle, Peinture, Pastel, Fusain, Gravure, Décoration publicitaire, Travaux d'agrement, Anatomie artistique, Histoire de l'Art, Préparation aux Métiers d'art et aux Professorats).
- Broch. 24.881 : **Métiers de la Couture, de la Coupe et de la Mode** (Petite main, Seconde main, Première main, Couturière, Vendeuse, Vendeuse-retoucheuse, Représentante, Modeliste, Coupeuse, Coupe pour hommes, Lingère, Modiste, Professorats libres et officiels).
- Broch. 24.887 : **Journalisme** (Rédaction, Fabrication, Administration); **Secrétariats**.
- Broch. 24.893 : **Cinéma** (Carrières artistiques, techniques et administratives).
- Broch. 24.897 : **Carrières coloniales**.

A expédier gratuitement à M

Rue _____ N° _____

à _____ par _____

à _____ Départ _____

Si vous souhaitez des renseignements ou des conseils spéciaux à votre cas, ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part. Il vous suffira de nous les demander sur une feuille quelconque que vous joindrez au bulletin ci-dessus

OCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED »

LE CHRONOMETRE "UTILIA"

Vous fera le Maître de l'Heure

et vous aurez à la fois un Chronomètre de haute précision et un Bijou d'une élégance supérieure. Boîtier en plaqué OR laminé, forme extra-plate

16 Mois de Crédit

20 Francs par mois

Invariable — Garanti 5 ans Rien à payer d'avance

D'innombrables Montres

sont offertes tous les jours au Public dont le bas prix n'égale que la mauvaise qualité. A l'insuffisance du mouvement, se joignent l'incommodité et le mauvais goût, elles ne rendent aucun service.

Ces mauvaises montres reviennent en réalité plus cher, car elles ont constamment besoin de réparations coûteuses.

La MONTRE MODERNE

pratique, capable de répondre à tout ce que l'on exige d'elle à chaque instant de la journée, doit donc posséder :

1° Un mécanisme aussi solide que finement construit et réunir les derniers perfectionnements

2° Elle doit être faite avec le meilleur métal remplissant les conditions d'art et de goût :

3° Elle doit répondre, par la beauté de son style, par son cachet d'élégance, aux exigences de notre époque raffinée.

Ces qualités se trouvent toutes rassemblées pour la première fois dans le Chronomètre UTILIA, qui représente un progrès incontestable dans l'Art de la montre de poche. Aucune autre ne pourra la surpasser en beauté, élégance et utilité pratique

Chronomètre UTILIA

qui représente un progrès incontestable dans l'Art de la montre de poche. Aucune autre ne pourra la surpasser en

beauté, élégance et utilité pratique

La forme de notre chronomètre est élégante comme celle des Montres plates de fabrication moderne, tout en réunissant la solidité et la précision des chronomètres les plus parfaits. Cadran email fin, chiffres arabes, quarts peints en rouge, avec petit cadran de secondes.

C'est la montre

la plus perfectionnée, la plus précise, la plus élégante, la plus solide, la plus inaltérable

que l'on ait fabriquée et SEUL, un homme de métier peut, en l'examinant attentivement, reconnaître que ce n'est pas un chronomètre en OR de 1500 francs.

LIVRAISON IMMÉDIATE

par la poste aux conditions du Bulletin ci-dessous



Aussi beau, Aussi brillant, Et plus solide qu'un Chronomètre en OR

Son MOUVEMENT avec échappement à ancre, ligne droite, double plateau, levées visibles et ellipses en rubis empierré de 15 rubis fins, balancier compensateur, véritable **Spiral Bréquet**, donne un réglage de haute précision insensible aux changements de position et aux variations de température.

Il est accompagné de son Bulletin de Marche et de Réglage garantis et sort d'une des PREMIÈRES MANUFACTURES D'HORLOGERIES SPÉCIALISÉES dans cette FABRICATION.

IL EST GARANTI 5 ANS et sa précision est absolue. Il n'est pas sensible à l'aimantation produite par les dynamos et autres machines électriques.

Son BOÎTIER n'est pas en Acier qui blanchit et qui rouille. Il n'est pas en Argent qui jaunit et noircit. Il n'est pas en Or, car, en prix abordables, il serait trop mince, trop faible, et incapable de se maintenir intact durant des années et, en boîte solide et massive, il serait d'un prix trop élevé.

INALTÉRABLE comme l'Or, aussi résistant qu'une boîte d'or de 1500 fr., il a la même forme, la même apparence, les mêmes avantages que l'Or pur tout en coûtant beaucoup moins cher.

Il est en **PLAQUÉ OR LAMINÉ**, composition inaltérable, garantie fixe, et il est racheté après usage 2 fr. 50 le gramme, c'est-à-dire **8 FOIS PLUS QUE L'ARGENT**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION DE FAVEUR

Je soussigné déclare acheter un Chronomètre "UTILIA", boîtier PLAQUÉ OR laminé, au prix de 315 frs que je paierai 20 frs par mois, le 1^{er} versement de 25 frs (port et emballage compris). Paiement au comptant 295 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'encaissement. Cette souscription me donne droit à la prime gratuite d'une CHAÎNE réservée aux premiers souscripteurs.

Signature :

Nom et prénoms

Rue

N°

Ville ou localité

Département

Le

193

Envoi du superbe catalogue, Gratuitement, sur simple demande — Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à **L'ÉCONOMIE PRATIQUE** — 15, Rue d'Enghien — PARIS-X

POUR 20 fr.

par mois pendant 10 mois et 2 versements de 25 fr. Au comptant 198 fr.

ÉLÉGANT PHONO

avec 10 morceaux musique et chant au choix sur grands disques et

UNE MALLETTE PORTE-DISQUES EN PRIME

Appareils garantis pouvant jouer tous les disques

LES MEILLEURS POSTES DE T.S.F.

POSTE 3 lampes, prenant postes européens, 2 versements de 50 fr. et 12 de 57 fr.

SECTEUR, 95 fr. par mois - VALISE, 130 fr. par mois - M. UBLE-RADIO, 140 fr. par mois

Appareils fournis complets avec accessoires grandes marques

Ecrivez-nous en joignant cette annonce pour recevoir gratuitement nos catalogues et tous renseignements.

La confiance de notre maison repose sur 30 années d'existence.

ETABLISSEMENTS SOLEA, (Service T.), 33, Rue des Marais - PARIS (10^e)

Ouvert de 9 h. à midi et de 14 h. à 19 h., le samedi également, le dim. de 10 h. à midi

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE.

De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

AVENIR

Mme FL. BÉNARD, 46, rue Turbigo, Paris 3^e, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1932, mois par mois. Facilité mariage d'après prénoms. (Envoi date naiss. et 20 fr. 50). Jusqu'à fin septembre seulement par correspondance.

VOYANTE

Vous voulez être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD**, 78, Avenue des Ternes, Paris (17^e), cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

M^{me} de THELES

CELEBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr., date naiss. T. L. J. (dim., lun. exc). 74, r. Lourmel, 4^e ét. dr. Métro : Beaugrenelle. Paris (15^e)

M^{me} LUCETTE Consult. par MEDIUM. Cartomancie. SCIENCES OCCULTES, MAGIE. 35, r. St-Marc, 2^e. T.L.J. de 10 à 6 h. et par corresp.

De SAMARIE

Médiumnité. Voyance. Tarots égyptiens. 29, rue de Miromesnil. Tous les jours. Elysée 39-27 (Rez-de-chaussée).

GERMAINE DE VERLÈNE CÉLEBRE ASTROLOGUE

Consulte sur tout, traite par correspondance toutes langues. Reçoit tous les jours (téléphone Nord 28-85) 6 bis, Rue Chevalier-de-la-Barre, Paris (4^e étage asc.)

Mme DIAMANTE LÉMAN Horoscope, l. main, tarots. Cons. de beauté. 10 à 20 h. 5, r. Dardanelles. Paris. R.-de-c. M^{me} Maillot. Aut. D. BE.

TÉLÉPATHIE - TÉLÉPSYCHIE. Actions à distance

ASTROLOGIE - DESTIN ANTIQUE - Tasse de thé. Réussite Amour. Affaires. Madame BERTHE 22, Rue de Montreuil, 22. Paris-11^e. - 4^e droite

MARTHA MARY VOYANTE : Méth. égypt. trans. pensée. Fixe date, év. par lect. dans sable et crist. Tarots. Reçoit 1 à 7 sauf dim. et lundi. Par cor. 20 f. 50. 70, r. Pixérécourt (20^e) 5^e ét. Mét. : Pl. des Fêtes

M^{me} PREVOST Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r.N.-D. de Nazareth. Pl. Républ. fd cour à dr. 3^e ét. Pas les Mrs.

A TITRE DE RECLAME

au prix de la main-d'œuvre nous livrons une montre pour : Soignée, garantie 5 années bien d'avance. Ecrivez de suite. Nos envois sont faits contre remboursement.

E. A. VICTOR section D., rue Amélot - PARIS-XI

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

400 Francs par quinzaine sans quitter emploi

Partout Très sérieux. Facile chez soi. Accepte aussi représentants toutes localités. Ecrire : FUSEAU 11, à Marseille

MONDIALE POLICE

Ex-inspec. Sûr. Eng. T. mis. Div. Prix mod. actuel! 6, bd St-Denis. Botzaris 30-74. 9 à 19 h. et Dim. mat.

AVIS

Le Détective ASHELBE

reçoit tous les jours

de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :

E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BX) Londres W. C. 2

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :

E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BX) Londres W. C. 2

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :

E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BX) Londres W. C. 2

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :

E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BX) Londres W. C. 2

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :

E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BX) Londres W. C. 2

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :

E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BX) Londres W. C. 2

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :

E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BX) Londres W. C. 2

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :

E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BX) Londres W. C. 2

Le premier hebdomadaire des faits-divers

1^{re} Année - N° 151

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

17 Septembre 1931

DÉTECTIVE

Un Landru américain



Le type du bellâtre yankee, glabre, volontaire, voire même violent, mais avec, derrière les lunettes d'écaille, une lueur sinistre dans des regards aigus d'oiseau de proie. Tel est Cornelius Pierson, alias Harry F. Powers, dont on vient de découvrir les victimes enfouies dans une cave, à Clarksburg.

(Lire, pages 7 et 11, le sensationnel reportage de notre envoyé spécial Roy Pinker).